BAnQ
NUMÉRIQUE

Première(s) page(s) manquante(s) ou non-numérisée(s)

Veuillez vous informer auprès du personnel de BAnQ
en utilisant le formulaire de référence à distance, qui se trouve en ligne :

https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire_reference/index.html

ou par téléphone **1-800-363-9028**

Bibliothèque et Archives nationales Québec

JEANNE D'ARC

LA VOCATION

1ÈRE PARTIE

Il y a, dans l'histoire, des noms, dont la gloire réjaillit non seulement sur un peuple, sur une nationalité, mais sur l'humanité tout entière : tel est, depuis plus de quatre siècles, le nom de Jeanne d'Arc.

" Jeanne d'Arc, a dit M. Guizot, est une figure sans pareille dans l'histoire du monde, elle tient à la fois de l'ange et du héros." Il n'y a pas, dans les annales de la race française, de figure comparable à la sienne. Disons plus : nulle nation au monde, ni dans les temps anciens ni dans les temps modernes, n'eût au service de ses destinées, un être plus grand que la bergère de Domrémy : Débora, Judith, Esther pâlissent devant elle. Il y a chez elle, à la fois, la délicatesse de la femme et de la vierge, la piété de l'ange, les saintes audaces de l'inspirée, la prudence unie à l'enthousiasme des héros, l'indomptable courage des martyrs. Sa vie paraîtrait une merveilleuse légende, si nous n'avions pour nous prononcer, les témoignages évidents de l'histoire.

Vers les premières années du XVe siècle, une prophétie d'origine inconnue circulait vaguement dans les campagnes de la Lorraine ; on y disait que la France, mise à deux doigts de sa perte, par les intrigues d'une femme, devait être sauvée par une vierge. Or, le moment semblait venu, car jamais le royaume des lys ne s'était trouvé dans un plus grand péril. Le malheureux roi, Charles VI, voyait, peu à peu, s'éteindre les dernières lueurs de sa raison ; son épouse, Isabeau de Bavière, le mauvais génie de sa patrie d'adoption, avait donné sa fille en mariage

au roi Henri V, d'Angleterre, maître déjà d'une grande partie de la France.

Puis, par une haine inexplicable dans le cœur d'une mère, elle avait arraché à son époux, en démence, le traité de Troyes, qui déshéritait le dauphin, le futur Charles VII, leur fils unique, seul héritier légitime de la couronne de Saint-Louis, et transportait tous ses droits à Henri d'Angleterre.

Un an après, Henri meurt, précédant de quelques mois dans la tombe, l'infortuné Charles VI, sur la tête de qui il serait injuste de faire peser les malheurs de la France.

Henri d'Angleterre laissait un enfant de dix mois, qui devait un jour porter deux diadèmes. En attendant la majorité du jeune roi, c'est son oncle, le duc de Bedfort, habile politique autant que valeureux guerrier, qui avait été proclamé par le défunt monarque, régent du royaume de France, avec la charge de conquérir pour son jeune maître ce qui restait encore de provinces soumises aux lys.

Aux horreurs de l'invasion étrangère, s'ajoutaient les déchirements de la guerre civile. Autour du trône chancelant, deux grands partis se disputent le pouvoir les armes à la main et couvrent le pays de sang et de ruines ; ce sont, d'un côté, les Armagnacs, fidèles au roi de France, et de l'autre, les Bourguignons, commandés par Philippe le Bon, lequel, soit par vengeance soit par ambition, s'est fait l'allié et l'instrument de la domination anglaise.

Bossuet s'étonne quelque part, de la quantité de larmes que renferment les yeux des rois, il ne faut pas moins s'étonner des fleuves de sang que contiennent les veines des peuples. Celui des français avait coulé par torrents pendant ces quinze dernières années. La patrie agonisait tandis que les partis s'arrachaient ses lambeaux. Charles VII, roi à dix-huit ans, en avait courageusement appelé à son épée et à celle de ses compagnons, le comte de Dunois, La Hire, Pothon de Xaintrailles, mais la fortune avait trahi leur vaillance. La couronne se brisait pièce par pièce. Le souvenir des sanglantes batailles de Crécy, de Poitiers, et d'Azincourt, où la fleur de la noblesse française était tombée sous le fer ennemi, jetait encore la terreur dans les âmes. Paris, l'Ile de France, la Picardie, l'Artois, la Flandre, la Champagne, la Normandie, c'est-à dire presque tous les pays au nord de la Loire et la Guyenne, au sud de ce fleuve, obéissaient au roi enfant, d'Angleterre. Cet enfant avait été reconnu comme souverain du royaume de France par l'Université de Paris, par le Parlement, par le premier prince du sang Philippe le Bon, par la reine Isabeau de Bavière. Charles VII s'était enfui au sud de la Loire, son parlement résidait à Poitiers ; il tenait, tantôt à Chinon, tantôt à Bourges un fantôme de cour royale. Il n'était plus aux yeux de l'anglais triomphant que le "roi de Bourges" et déjà,

ses regards interrogeaient l'horizon pour s'assurer au moins un asile et la vie sauve, au moment où il verrait pour toujours s'écrouler les derniers débris du trône de ses pères.

Orléans lui restait encore, Orléans, la clef de la France méridionale, le boulevard des pays d'outre-Loire. Humainement parlant, le jour qui verrait succomber cette ville scellerait aussi le tombeau de la monarchie française, par la chute du cinquantième successeur de Clovis. Or, le 12 octobre 1428, l'armée anglaise, ne doutait plus du succès final, après avoir enlevé Jargeau, Janville, Meung sur Loire, Beaugency et plusieurs autres places, elle dressait ses pavillons sous les murs d'Orléans.

Il fallait un miracle pour sauver du joug étranger, le royaume de Saint-Louis et de Charlemagne. Ce miracle, Dieu le fit, trouvant que notre patrie était assez punie, assez humiliée, assez foulée aux pieds. Au moment où Orléans commençait à souffrir des horreurs du siége, déjà volait de bouche en bouche, comme un cri d'espérance, le nom de celle qui devait relever le drapeau de la France et remettre la couronne sur le front de nos rois, Jeanne d'Arc, la vierge de Domrémy.

*
* *

Sur la frontière, qui séparait anciennement la Champagne de la Lorraine, se trouve une langue de terre peu étendue. Elle est située sur la rive gauche de la Meuse, dont le cours capricieux est tantôt resserré entre deux coteaux, tantôt s'élargit et serpente gracieusement dans la campagne qu'elle féconde de ses inondations périodiques. Sur ses bords sont bâtis plusieurs villages ; au loin, on aperçoit Vaucouleurs, "Vallis colorum," ainsi nommée de cet immense tapis de verdure qui, au premier souffle du printemps, s'émaille des plus vives couleurs. Au moment où commence notre récit, Vaucouleurs était une ville fermée défendue par une garnison. Raoul de Baudricourt y commandait au nom de Charles VII.

Entre tous ces villages, qui se mirent gaiement dans les flots limpides et peu profonds de la Meuse, il en est un dont le nom est à jamais fameux dans l'histoire, c'est Domrémy, patrie de l'humble pastourelle qui devait être l'ange de son peuple et l'héroïne de son siècle. Elle y vit le jour le 6 janvier 1412. Autour d'elle, au foyer paternel, elle rencontrait, avec une honnête pauvreté, la piété, le patriotisme, l'amour du travail; c'est un témoignage qu'elle ne craignit pas de se rendre plus tard devant ses juges, parce qu'elle honorait ainsi son père et sa mère. Elle ne savait ni lire ni écrire, mais elle avait reçu une éducation profondément religieuse, et "savait coudre et filer aussi bien que femme

de France." Elle travaillait de bon cœur, tantôt filant jusque bien avant dans la nuit aux côtés de sa mère, ou la remplaçant dans les soins du ménage, tantôt partageant les devoirs plus rudes de son père, mettant la main à la herse ou bien gardant les troupeaux. Le samedi, quand le jour tombait, elle s'acheminait avec ses jeunes compagnes, vers la petite colline que dominait l'humble chapelle de N.-D. de Domrémy, les mains chargées de guirlandes qu'elle avait tressées des premières fleurs du printemps.

A Domrémy, tous étaient Armagnacs, et par suite fidèles au roi de France, sauf un seul qui était Bourguignon, et la patriotique Jeanne avoue qu'elle aurait vu sans regret qu'on lui coupât la tête "si toutefois, ajoutait-elle, c'était la volonté de Dieu." Il peut bien se faire qu'elle ait entendu de bonne heure, les échos de cette lutte formidable qui bouleversait la France, car plus d'une fois ses compatriotes eurent à souffrir des incursions des Bourguignons. Souvent la pauvre église du village, qui n'était séparée de la maison paternelle que par un petit jardin, dût la voir à genoux, implorant la Divine assistance pour la patrie en deuil ; elle ne se doutait certainement pas qu'elle était destinée à en être l'ange libérateur.

Or, un jour d'été de l'année 1425, vers l'heure du midi, au moment où Jeanne venait d'atteindre sa treizième année, elle se trouvait dans le jardin attenant à la maison de son père, une grande clarté apparut dans le ciel, à sa droite, du côté de l'église ; du sein de la lumière une voix retentit : "Jeanne, sois bonne et sage enfant, et va souvent à l'église." Son premier mouvement est celui de la frayeur. Mais ce n'était qu'un premier avertissement du ciel ; le second ne tarda pas à se faire entendre. Dès la seconde apparition, Jeanne aperçoit distinctement l'archange Saint-Michel, le patron de la France, accompagné d'une troupe d'anges." Je les ai vus des yeux de mon corps aussi bien que je vous vois," dira-t-elle plus tard à ses juges. Le céleste envoyé se fait connaître et trace déjà à la jeune fille, les grandes lignes de sa mission : "Je viens de la part de Dieu, te commander d'aller en France, soutenir la cause du Dauphin et le rétablir dans son royaume. Tu iras trouver Raoul de Baudricourt, capitaine de Vaucouleurs, il te fera mener au roi et tu feras lever le siège d'Orléans." L'archange lui montre en même temps, à ses côtés, deux héroïnes de la religion, Sainte-Marguerite et Sainte-Catherine, qui devaient au nom de Dieu, protéger, guider la jeune bergère dans sa mission périlleuse. Pendant quatre ans les voix se font entendre et leurs ordres se précisent de plus en plus ; l'enfant, qui les redoutait autrefois, se plait maintenant à les écouter. Lorsque ces apparitions s'évanouissent, elle ne peut retenir ses larmes. "J'aurais bien voulu, disait-elle plus tard, que les anges m'eussent emporté sur leurs pas." Quant à cette mission dont Dieu veut l'investir,

elle hésite, on dirait qu'elle essaye de ne pas y croire, tant l'épouvante la domine : "Je ne suis qu'une pauvre fille, je ne saurais chevaucher ni conduire hommes d'armes !" Mais vers la fin de 1428, les voix se font de plus en plus pressantes, et lui parlent sans cesse de "la grande pitié qui est au royaume de France." En ce moment en effet, nous l'avons vu, la France, enserrée de tous côtés pour les lignes anglaises, semblait devoir à brève échéance tomber pour ne plus se relever.

Les résistances, la timidité naturelle de Jeanne, cèdent enfin à l'appel d'en haut. Elle a triomphé d'elle-même, il faut maintenant, avant de voler où Dieu l'appelle, qu'elle triomphe des autres. L'opposition est vive, irréconciliable au sein même de sa famille. Son père, qui connaissait son dessin, mais qui redoutait quelque folle équipée, crainte bien pardonnable chez un père, avait déclaré aux frères de Jeanne : "Si je savais qu'elle dut faire ce que j'ai songé d'elle, je voudrais vous la voir noyer, et si vous ne le faisiez, je le ferais moi-même." Mais la jeune fille n'est plus timide depuis qu'elle obéit à ses voix ; son père se montre intraitable, elle gagne à sa cause un de ses oncles, Durant Laxart, dont le nom mérite de passer à la postérité, parcequ'il fut le premier à comprendre Jeanne d'Arc. Il fallait en premier lieu se rendre à Vaucouleurs. Durant s'y rendit seul pour sonder Raoul de Baudricourt. Le rude gouverneur, peu habitué aux choses mystiques, reçut le paysan avec une politesse plus que militaire ; il lui conseille de commencer pour bien souffleter sa nièce et de la reconduire ensuite auprès de sa famille. Loin de se laisser abattre par ce premier insuccès, la jeune héroïne sent grandir son courage, elle se rend en personne à Vaucouleurs. Trois fois repoussée comme visionnaire illusionnée, elle revient toujours à la charge. Introduite enfin auprès du terrible capitaine, elle lui dit qu'elle vient de la part de Dieu pour faire mander au dauphin de bien se tenir, et de ne point livrer bataille à ses ennemis parce que le ciel lui enverrait des secours avant la mi-carême, et qu'elle le mènerait sacrer à Reims. Parler de mener Charles VII à Reims, au moment où toutes les villes qui se trouvent sur le parcours, sont au pouvoir des anglais, au moment où Orléans est sur le point de tomber entre leurs mains, aurait été de la part d'une enfant de dix-huit ans, une cruelle dérision, disons le mot, une folie, si ce n'eût été une inspiration divine. Baudricourt crut qu'elle était possédée du démon, et comme telle, voulut la faire exorciser. Jeanne moins offensée de ces doutes sur sa mission, qu'impatientée du retard qui en est la suite, s'écrie alors : "Il faut que je sois devant le roi avant la mi-carême, dussè-je pour m'y rendre, user mes jambes jusqu'aux genoux, car, personne au monde, ni roi ni duc, ne peuvent reprendre le royaume de France, et il n'y a pour lui de ressource que moi-même, quoique j'aimasse mieux rester à filer auprès de ma pauvre mère, mais il faut que je le fasse parce que Dieu le veut."

"Dieu le veut" c'est le cri des croisades qui tombe de ses lèvres, Devant cette assurance, mêlée à tant de modestie, l'opinion commence à se déclarer en sa faveur, plusieurs nobles guerriers ont déjà embrassé chaleureusement sa cause, Baudricourt hésite encore. "Sachez, reprend alors la Pucelle d'un air inspiré, sachez qu'au moment où je vous parle, les Français succombent sous les murs d'Orléans, et si vous ne m'envoyez au roi, il leur arrivera de plus grands malheurs." Quelques jours après, le gouverneur apprit que les Français avaient attaqué un convoi de vivres envoyés par les anglais à ceux des leurs qui assiégeaient la ville, et qu'ils avaient essuyé une sanglante défaite. Baudricourt, ébranlé cette fois, crut qu'il était de son devoir d'en référer à la cour de Chinon. L'envoyée de Dieu est libre enfin de partir, les habitants de Vaucouleurs lui fournissent son équipement militaire, Baudricourt lui donne une épée. La bergère de Domrémy transformée en guerrière s'élance sur son destrier à la tête de la petite troupe, sept personnes en tout, qui doit l'accompagner auprès du roi. Cent cinquante lieues dans un pays infesté par l'ennemi, la séparent du terme de son voyage. Elle traverse la Bourgogne dans toute sa largeur, franchit la Marne, l'Aube, la Seine et la Loire. Les fatigues ne semblent pas avoir de prise sur son corps, pas plus que le danger n'épouvante son âme. Sa foi, son intrépidité qui ne se démentent jamais, rendent la confiance à ses compagnons effarés (1). Onze jours après son départ de Vaucouleurs, elle frappe aux portes du palais de Chinon.

Ici, nouveaux obstacles, Charles VII ajoute à tous ses malheurs, celui d'être entouré de flatteurs et de courtisans, qui exploitent bassement son infortune au profit de leur ambition, et éloignent, de parti-pris, tout ce qui peut entamer leur influence. Trois jours se passent dans des pourparlers et des fins de non-recevoir ; le quatrième, le roi cède enfin aux conseils des véritables amis de la monarchie, peut-être aussi a-t-il entendu les cris d'espérance qui saluent déjà le nom de la Pucelle. Celle-ci paraît enfin devant la cour, le roi s'est dissimulé sous un vêtement qui ne le distingue nullement des autres seigneurs, et Jeanne, qui ne l'avait jamais vu, va directement à lui et ploie le genou devant son souverain : "Je ne suis point le roi," répond Charles VII, poussant la feinte plus loin, et il lui désigne un brillant chevalier de sa suite : "C'est vous, et non un autre, répond incontinent l'héroïne. Pour moi, je m'appelle Jehanne et vous mande le roi des cieux par moi, que vous serez sacré et couronné dans la ville de Reims, et vous serez lieutenant du roi des cieux, qui est roi de France." En même temps, pour prouver sa mission, la voici qui pénètre dans les plus intimes replis de la

(1) "Ne craignez rien, leur disait-elle, Dieu me fait ma route, c'est pour cela que je suis née, mes frères du paradis me disent ce que j'ai à faire."

conscience du roi et lui parle de secrets que Dieu seul et lui pouvaient connaître.

La crainte n'était plus possible, le ciel se déclarait enfin, l'infortuné roi finissait par croire en lui-même en même temps qu'il ajoutait foi aux paroles de l'envoyée du ciel.

Mais voulait-il être rassuré d'une manière plus positive encore, ou plutôt, voulait-il faire reconnaître solennellement la mission de Jeanne d'Arc, afin de ne laisser aucun doute dans l'esprit de ses contemporains et des siècles à venir ? Quoiqu'il en soit, les épreuves recommencent ; l'héroïne est emmenée à Poitiers, où siège le Parlement de Charles VII et où se sont retirés les théologiens de l'Université de Paris, qui n'ont pas abandonné leur roi légitime.

L'archevêque de Reims, chancelier de France, convoque avec les prélats présents, les docteurs les plus illustres, aussi bien que les légistes les plus renommés : c'est devant ce corps imposant que la bergère de Domrémy, qui ne savait ni *a* ni *b*, doit comparaître, pour y être examinée, sur ses paroles, ses actes et les sources même de son inspiration.

Pendant plusieurs jours on discute, on s'interroge ; toutes les substilités doctorales durent être mises en avant par ces hommes qui n'en étaient pas à leurs premières armes. C'était leur devoir ; c'est à cet interrogatoire consciencieux, fait sans parti-pris, plutôt dans une attitude de prudente défiance, que l'histoire impartiale pourra toujours renvoyer les esprits incrédules à l'endroit de la mission de Jeanne d'Arc. Elle-même, plus tard, livrée entre les mains de juges iniques, transformés en bourreaux, en appellera, mais sans résultat, à la sentence de Poitiers.

*
* *

Si la jeune fille ne fut pas étrangère à quelque sentiment de crainte, au moment de comparaître, ce qui est bien facile à comprendre, cependant, à leurs belles et spécieuses raisons qui tendaient à prouver qu'on ne devait pas croire à sa parole, elle répondit avec tant de justesse et d'a-propos, une si modeste assurance, une simplicité si noble que cette suprême épreuve tourna complètement à son honneur. L'histoire nous a conservé quelques-unes de ses réponses.

"Jeanne, lui objecte maître Guillaume Aymeri, tu dis que Dieu veut délivrer le royaume de France ; si telle est sa volonté, qu'est-il besoin d'hommes d'armes ?" Et Jeanne de répondre : "Les hommes d'armes batailleront et Dieu donnera la victoire." L'épreuve se prolonge pendant trois semaines, et l'héroïne qui voit là une perte de temps,

s'impatiente parfois. Maître Séguin, "un bien aigre homme," dit la chronique, veut savoir à quoi s'en tenir sur les voix qui ont parlé à la jeune fille ; il lui demande donc avec son mauvais accent limousin : "Quelle langue parlaient-elles vos voix ?" "Meilleure que la vôtre," répond l'inspirée. "Croyez-vous en Dieu ?" reprend le théologien piqué. "Mieux que vous," réplique Jeanne, sur le même ton. "Hé ! bien, ajoute maître Séguin, Dieu défend de vous croire sans un signe quelconque." "Je ne suis pas venue à Poitiers pour faire signes, mais menez-moi à Orléans, et je vous montrerai les signes pour lesquels je suis venue. Je ne sais ni *a* ni *b*, mais je viens de la part du roi des cieux pour faire lever le siège d'Orléans et mener le roi à Reims pour qu'il y soit sacré et couronné." C'est maître Séguin lui-même, quelque aigre qu'il fût, qui nous a conservé ces détails, préférant ainsi rendre hommage à la vérité et à la gloire de Jeanne d'Arc, que donner satisfaction à son amour propre.

Elle fut interrogée sur ses croyances, on surveilla de près sa manière de vivre, des émissaires royaux étaient même partis secrètement pour Domrémy et avaient pris des informations sévères et détaillées sur l'enfance de Jeanne d'Arc. Sa douceur inaltérable, sa foi, son angélique piété, sa réputation sans ombre, n'y étaient apparues que plus brillantes, ses examinateurs étaient devenus ses admirateurs. L'histoire regrettera toujours qu'une pièce de cette importance, ne nous soit pas parvenue dans son entier, mais je le répète, c'est d'après la décision de Poitiers qu'il faut juger Jeanne d'Arc ; si plus tard, à Rouen, le verdict est contraire, il faut se souvenir qu'à Rouen, les prétendus juges étaient des ennemis implacables, résolus à flétrir leur victime avant de l'immoler.

Hésiter plus longtemps eût été téméraire. Charles VII commande pour l'héroïne une armure complète. Sur l'ordre de ses voix célestes, Jeanne envoie chercher une épée marquée de cinq croix sur la lame, qu'elle disait enfouie sous le maître-autel de l'église de Sainte-Catherine de Fierbois. On creusa la terre au lieu indiqué, et à une petite profondeur, on découvre l'arme mystérieuse qui brillera désormais au côté de la Pucelle. D'après une vieille tradition, Charles Martel, après avoir écrasé les Arabes, à Poitiers, en 732, aurait fait élever cette église en reconnaissance de la victoire, et il aurait déposé comme *ex-veto*, sous l'autel, l'épée dont il s'était servi dans la bataille ; or, ce serait cette même épée que Jeanne d'Arc aurait envoyé chercher.

Sur ses instructions on lui fait une bannière ; elle est en linon brodé de soie, au fond blanc semé de fleurs de lys d'or. Sur la face, l'image de Dieu assis dans les nuées, tenant dans ses mains le globe du monde ; sur le revers, l'écusson de la France porté par deux anges. Comme inscription, ces deux mots : *Jhesus Maria*, qui seront son cri de ralliement ; elle aimait son épée, disait-elle, mais elle aimait quarante

fois plus son étendard. On lui composait en même temps sa maison militaire. Ses deux frères sont venus la réjoindre et font partie de son escorte. Un écuyer, deux hérauts d'armes, deux pages, un aumônier sont attachés à sa personne et Charles VII, lui présentant sa bannière, l'investit du commandement suprême.

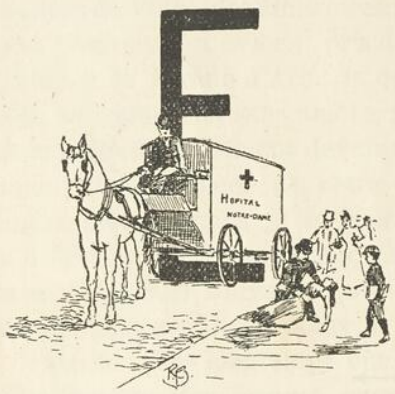
L'héroïne parut enfin au front de l'armée, montée sur son cheval de bataille, tenant en main son étendard, et pour la première fois, les chevaliers de France, saluèrent de leurs épées, ce signe qui devait les conduire au triomphe.

R. P. H. Lacoste, O. M. I.

(A suivre)

TOLLE, LEGE

SIMPLE NOUVELLE



T maintenant, elle se meurt sur un lit d'hôpital !... à côté de gens ramassés dans la rue...

Pauvre Louise !

Mais elle-même, ne serait-elle pas morte là, sur la chaussée, si la charité publique ne l'eut recueillie...

A vingt-deux ans,... seule,... loin des siens,... loin de sa mère !... De cette mère qui pleure peut-être à cette heure en priant pour celle qu'on lui a ravie ! De cette mère, — dont le souvenir de l'inoubliable tendresse passe et repasse en ce moment dans l'esprit de la mourante comme pour lui reprocher encore son ingratitude, et lui répéter, répéter toujours, jusqu'à son dernier instant : tu l'as voulu ! tu l'as voulu !...

Et, secoué par des spasmes douloureux, brisé avant l'âge par la misère et le remords, son pauvre corps se tord sous les derniers efforts de la vie qui s'en détache...

Les bonnes religieuses, empressées autour d'elle, n'ont pu en obtenir un seul mot.

Son nom, son âge, d'où elle vient ? — quel événement l'a laissée privée de connaissances sur le bord du chemin ?

On ne sait rien : ses lèvres restent muettes.

Pourtant, on n'est point là en présence d'un cas qui se rencontre tous les jours. Cette malade n'est point une de ces femmes que les bouges rejettent, après en avoir pris et la fraîcheur et la beauté.

A travers la pâleur de son beau visage, s'échappe encore un air de distinction sensible ; son grand œil, que laisse voir, à de rares intervalles, le frémissement timide de sa paupière, est bon et rassurant.

Un mystère enveloppe cette existence qui va s'éteindre...

*
* *

Oui, Louise Morand a connu les douceurs de la vie avant de se trouver dans la salle commune d'un hôpital de Montréal.

Fille unique d'un médecin distingué, elle est née sur le bord du grand St-Laurent, dans un coquet village qui n'est pas à dix lieues de notre belle ville.

Le docteur Morand était un savant. Dans un grand centre, il aurait été un oracle et aurait amassé une fortune colossale. Mais il était savant modeste.

A l'instar de ceux qui étudient par amour de l'étude, et non dans le but de s'enrichir, il avait toujours préféré une modeste aisance à l'ombre du clocher de son village, au faste, aux somptuosités qui l'auraient acclamé ailleurs. Et le pauvre paysan, sans le sou, recevait les soins paternels et éclairés de sa science profonde de même que le riche, qui payait généreusement.

Louise avait hérité du physique de sa mère : femme grande et belle qui joignait à la majesté de sa taille un air de bonté, de condescendance, qui lui attirait l'estime, l'affection respectueuse de chacun.

Mais madame Morand était chrétienne avant tout ; et sa fille, — ce trésor sur lequel se reportaient toutes les extases de son cœur de mère, elle la voulait belle jusque dans son âme !

Aussi Louise grandit dans une saine et pieuse atmosphère ; Louise grandit avec sa nature délicate et aimante dans un milieu où tout lui sourit sans cesse, où le plus léger nuage ne vint jamais assombrir son front ; — Louise grandit comme l'oiseau, comme la fleur !

Elle avait dix-neuf ans ; elle riait, chantait, répandait le parfum de sa gaîté, de sa jeunesse, de sa franchise, sur tout ce qui l'entourait.

Il semblait que jamais rien ne viendrait enlever à ce foyer sa quiétude heureuse, la note réjouie de son pinson ; — il semblait que le plus léger zéphyr craindrait de troubler la sérénité de cette domeure, — tant le bonheur est fragile, et tant le malheur vient dans un rien qui passe !

* *
*

C'est pourquoi si la mère eut, un soir, attaché attentivement son regard sur sa fille, elle eut pu voir les joues de celle-ci colorées d'une

couleur vive inaccoutumée ; elle eut pu saisir sous sa main agitée, en tournant et retournant sans lire les pages du volume qu'elle tenait entre ses doigts, une nervosité qui l'eut effrayée...

Mais des bruits de voix arrivaient du cabinet d'étude du docteur ; celui-ci paraissait exaspéré, hors de lui-même, quand on entendit fermer une porte avec violence.

Louise rougit davantage encore, et quitta son siège quelques instants. Elle s'était levée assez tôt pour voir s'éloigner à travers la grande avenue, un jeune homme qu'elle connaissait bien. Son cœur se serra ; elle se sentit chancelante ; une larme mouilla sa joue qu'elle essuya bien vite : — un monde d'espérances allaient lui échapper...

Qu'arrivait-il ?...

Ah ! elle l'avait pressenti : Jean était venu ; il avait été éconduit.

Or, Jean, elle l'aimait ! Elle l'aimait parce qu'il était jeune comme elle, beau comme elle était belle ! — parce qu'il lui avait dit son amour et qu'elle avait confiance en lui ; — parce que son regard l'enveloppait d'un chaud rayon de tendresse qui la prenait toute ; — elle l'aimait, comme on aime une première fois !

Mais le docteur Morand ne l'entendait pas ainsi.

Jean Dupré n'était pas précisément ce qu'on est convenu d'appeler un " viveur," mais c'était un grand garçon de vingt-trois ans qui s'était toujours donné plus au plaisir qu'au travail ; une nature de bohême si bien faite qu'il ne pouvait être un *parti* convenable.

De même qu'il vivait paresseusement sur la rente que lui payait, chaque mois, sa trop tendre mère, il était évident qu'il se caserait ainsi chez le papa qui lui donnerait sa fille en mariage.

Aussi, sa visite au père de Louise fut-elle brève :

— " Vous, Jean Dupré, épouser ma fille, — s'était écrié le docteur, — jamais ! jamais ! vous m'entendez ? Et de plus : que je ne vous revoie jamais dans ma maison ou sur le chemin de Louise ! "

C'était clair : Jean avait senti la porte lui battre les talons.

*
* *

Depuis quinze jours, Louise pâlissait visiblement. Jean n'avait point paru. Son nom même n'avait pas été prononcé dans cette maison, tantôt si joyeuse, maintenant si sombre. Ces trois êtres, — père, mère, fille, — si unis par un échange continu de pensées, de paroles, d'actions bienveillantes, étaient entrés dans un mutisme qui faisait également mal à chacune de leur nature sensible.

Le docteur Morand se renfermait dans son cabinet aux heures des réunions ordinaires de la famille. La mère et la fille, restées en tête-à-

tête, semblaient craindre de part et d'autre une explosion de confidence pénible,

Août était passé ; septembre s'en allait aussi en jonchant la terre des feuilles mortes et flétries. Louise avait toujours l'habitude d'une promenade dans le jardin, à l'heure du crépuscule.

Cet exercice lui était devenu cher. La solitude, à cette heure où l'atmosphère s'embaume de senteurs qui pénètrent l'âme, où tout se revêt de délicatesses mourantes, de demi-teintes imprévues, allait à son cœur malade qu'elle n'osait ouvrir aux siens.

Un soir, qu'elle marchait, cheveux au vent, un bruissement de feuilles la fit reculer craintive : — Jean était devant elle.

— Vous souffrez, je souffre aussi ; fuyons ! — lui dit-il.

— Où, quand ? — demanda-t-elle, tremblante, épouvantée.

— Demain, à la pointe du jour ; là-bas, audelà de la 45e...

— Après ?

— Nous nous marierons.

— Après ?

— Nous serons heureux !

Louise darda son regard dans celui de Jean : elle crut que la vie même lui manquerait en ce moment, tout ce qu'elle ressentait lui était inconnu, étrange, — pénétrant et doux à la fois. Mais il lui avait saisi la main, il la portait à ses lèvres quand des pas rapprochés se firent entendre. Elle voulut fuir :

— A demain, à la pointe du jour ! — lui murmura-t-il, en la retenant, couvrant amoureusement sa main de baisers ; demain, demain, nous serons heureux !...

Louise frémit et s'arracha à cette étreinte, éperdue, elle courut à travers la première allée pour se mettre, si troublée, en face de son père :

— Qu'y a-t-il, mignonne ?

— Rien, père ; le temps est noir, j'ai eu peur...

Il mit un baiser sur son front :

— Ta mère t'attend, dit-il, va !

*
* *

Louise a prétexté une légère indisposition pour se retirer de bonne heure. Il est dix heures. Elle est écrasée, plutôt qu'assise, sur son canapé et tient sa tête entre ses mains ; elle la presse fortement ; elle n'entend qu'un son :

" *Demain, demain, nous serons heureux...*

Elle se mit à genoux ; — elle ne peut prier.

Elle veut pleurer : — ses yeux sont secs.

" *Demain, demain, nous serons heureux* "...

Louise demeure comme affolée sous la persistance de cette voix qui l'a suivie jusque dans sa chambrette, et qui a conservé, dans son plein, pour la griser avec mystère, toute l'effusion, tout le désir qui s'est échappé tout à l'heure de la voix de Jean.

Trois sentiments puissants, trois noms aimés combattent en elle : son père, sa mère, Jean !

Lequel l'emportera ?

La tendresse sans réserve, mais quelque peu sévère de son père ; — le dévouement inaltérable, de tous les instants, de sa mère ; — ou cet amour de Jean, auquel elle a attaché sa vie entière avec un naïf mais ferme abandon...

Ah ! si la jeune fille portait, en ce moment suprême, son regard sur l'image de la Vierge, sur celle de sa première communion, précieuses sauvegardes que ses mains heureuses d'hier ont suspendues là, au-dessus de son petit lit blanc ; si, le temps de l'éclair qui passe, sa volonté trop faible dominait les mille bruits qui se confondent en son cœur, elle n'hésiterait plus !

Mais imprégnée du souvenir de ce jeune homme, qu'un malheureux hasard a placé sur son chemin, tout à fait attachée à la pensée que le perdre, c'est perdre le bonheur même, Louise se laisse envahir et bercer par le chant toujours :

" Demain, demain, nous serons heureux "...

Les heures succèdent aux heures : la jeune fille reste affaissée. Le jour vient : petit à petit la lumière de l'aurore s'introduit à travers les persiennes demi-closes : elle tressaille, Jean l'attend.

Elle se lève, marche vers sa glace : elle recule frappée de la pâleur que ces longues heures d'incertitude, sans sommeil, ont mise sur son visage...

La lumière arrive de plus en plus : — Jean l'attend...

Alors, nerveusement, elle jette sur ses épaules une pelisse légère, et ignorante, — la pauvre enfant ! — de ce qu'elle appelle sur sa tête, sur celles des nobles cœurs qui dorment tout à côté, inconcients du malheur qui leur arrive, elle sort ! — tel l'oiseau, ouvrant pour la première fois son aile, s'élance aveuglément dans le vaste espace pour tomber blessé au pied de l'arbre qui a porté son nid.

. . . . . .

Adieu jours de calme heureux ! Adieu asile béni des premiers pas, des premiers jeux, — des premières larmes !... Où te retrouver à travers les grands horizons, les cieux lointains ?...

. . . . . .

. . . . . .

*
* *

Il y aura bientôt deux années que Louise Morand a laissé un matin, à la pointe du jour, son village, son père, sa mère, pour suivre Jean Dupré ; qu'ils se sont mariés et qu'ils sont venus habiter un centre manufacturier de la grande république voisine.

Ah ! le rayon de soleil s'est vendu cher bien des fois !

Ce n'est pas que Jean ait été méchant pour Louise ; non ; mais il a trouvé difficilement du travail.

Depuis six semaines un petit ange leur est né : gage de leur si profond amour, il est à la fois pour eux la consolation et la désespérance. C'est que la santé de la jeune mère s'en est allée durant ces jours où beaucoup de choses ont manqué au modeste logis, à la pauvre malade. Et Jean rentrant, harassé, sans argent, hélas ! sans pain quel que fois, s'en va vers Louise à demi-alitée :

— Regrettes-tu de m'avoir écouté ? il avait laissé là-bas tant de bien-être, tant de bonheur !...

Mais elle, relevant de ses doigts effilés les boucles de cheveux restées soignées, sur le front de son mari, y appuyant ses lèvres :

— Non, non ; je t'aime ; je ne regrette rien !...

Si pourtant. Quand Louise attache ses regards sur ce poupon délicat qu'elle essaye vainement de réchauffer sur son sein amaigri, elle pense, pour lui, qu'il ferait bon *là-bas* !... que son père, sa mère, lui pardonneraient peut-être pour son enfant !...

Oh, oui ! elle peut mentir à Jean, mais elle ne peut se mentir à elle-même !

Depuis le jour malheureux où elle a passé le seuil du foyer paternel, le remords est entré dans son cœur. Longtemps elle a lutté contre lui, puis, en une heure désespérée, elle est tombée vaincue.

L'image du riant village, de la grande maison avec son avenue, ses arbres, ses fleurs, — la pensée de son père, de sa mère, que de fois elle en a été tourmentée ! Que de fois elle a noyé dans des larmes amères, pendant les absences de son mari, le souvenir de tout ce qu'elle a fui, dans ce moment d'égarement fatal qu'elle ne s'est jamais expliqué...

***

L'hiver arrivait ; et avec lui pour les *pauvres honteux*, les grands vents, les froids, — la misère.

Décidément, Jean n'était point fait pour les ouvrages lourds : il travaillait mal ; on le payait peu. Et Louise, et le petit Georges, grelottaient au logis, dormaient sans manger trop souvent...

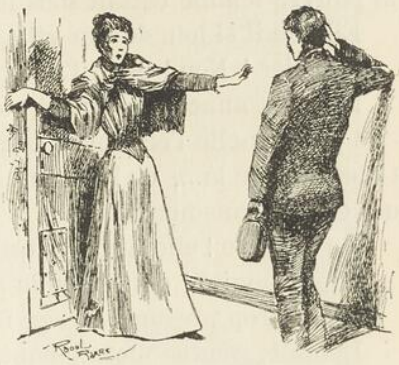
Une fièvre maligne saisit l'enfant : après trois jours, il n'était plus !

La douleur fut rude. Mais l'âtre sans feu, la table sans pain !... au ciel, au moins, les petits anges sont heureux...

Jean restait sombre plus que Louise sous chaque nouveau coup de la divine Providence.

— Si j'allais sortir pour ne plus rentrer, — dit-il à sa femme, un jour, — que ferais-tu ?...

D'un bond celle-ci barricada la porte de son corps ; debout, belle encore à travers son effroi et les marques visibles de ses longues souffrances :



— Jean ! Jean ! — s'écria-t-elle, — que penses-tu ?... Ah ! tu me tuerais...

— Et pourtant, — reprit-il tristement, — il faudra mourir quand même ; — mourir ou — mendier...

Mendier ! lui Jean Dupré ! elle Louise Morand !...

Il éclata en sanglots...

Deux heures plus tard, il errait à travers les rues de cette ville américaine qui lui avait été si inhospitalière. Tête baissée, les mains enfouies dans les poches d'un mauvais paletot, il marchait, insouciant à la cohorte de travailleurs, d'affairés, qui se croisaient autour de lui.

Soudain, il s'arrête saisi par une idée fixe, pressante : le bruit d'un tramway électrique, conduit par une main plus hardie qu'habile, venait augmenter encore le tumulte de la rue. La voiture s'avance avec une grande vitesse : — Jean hésite un instant, puis s'élance comme pour y monter... Son pied glisse, il tombe sur la voie :... on en retire un cadavre mutilé...

Etait-on en présence d'un accident ou d'un suicide ?...

Pauvre Louise ! Il le lui avait dit, Jean, le matin.

" — Si j'allais sortir pour ne plus rentrer..."

*
* *

Rien ne pouvait plus arriver de douloureux à Louise : il lui semblait qu'elle avait vidé, jusqu'à la lie, la coupe des amertumes qu'elle avait volontairement cherchées.

Elle restait seule, bien seule sur une terre étrangère, dans un logis glacé, couverte de pauvres vêtements. Elle était sans argent et n'avait pas mangé la veille...

Ses parents...

Oh ! elle ne leur avait jamais écrit. La gêne était venue si tôt frapper à la porte des jeunes époux ! Ne valait-il pas mieux que les siens ignorassent jusqu'à son existence même !

Pourtant...

Mourir sous le toit où elle a vécu heureuse ; revoir un père, une mère, dont elle n'a jamais oublié les noms dans ses plus ferventes prières ; — nouvel enfant prodigue, se jeter dans leurs bras. — Comme son cœur à la pauvre femme battait sous le flot grossissant de ces pensées !

Elle était si loin de son village ! Comment y arriver ?

Mendier ! Non ! Jean l'avait dit ; elle ne le pouvait pas !

Mais cet anneau nuptial à son doigt, — dernier bien qui lui restait ! — ne pouvait-elle l'échanger contre un billet de passage pour Montréal au moins... De là..., oh ! la route serait facile ! Il lui faudrait être deux jours encore sans nourriture...

Qu'importe ! elle n'a plus qu'un désir : revoir sa famille !

Chère Louise ! cette idée la rend presque joyeuse, elle part !...

Elle a trop présumé de ses forces.

Epuisée, rendue moralement, physiquement, elle tombe brisée, sur la route, quelques heures à peine après son arrivée dans notre grande ville.

. . . . . .

Et maintenant elle se meurt sur un lit d'hôpital !... à côté de gens ramassés dans la rue...

Pauvre Louise !

Mais elle même ne serait-elle pas morte là, sur la chaussée, si la charité publique ne l'eut recueillie...

— Mon enfant, dit à ses côtés une voix tendre et paternelle, ne vous serait-il pas agréable de vous confesser ?

Louise a ouvert tout grands ses yeux noirs, elle dit fermement :

— Oui.

Ce ne fut pas long.

* * * Le prêtre se leva visiblement ému ; il fit mander l'interne ; on parla quelques instants à voix basse ; un ordre bref fut donné au messager de l'institution ; puis, la mourante fut portée soigneusement dans une des meilleures pièces de cette sainte maison.

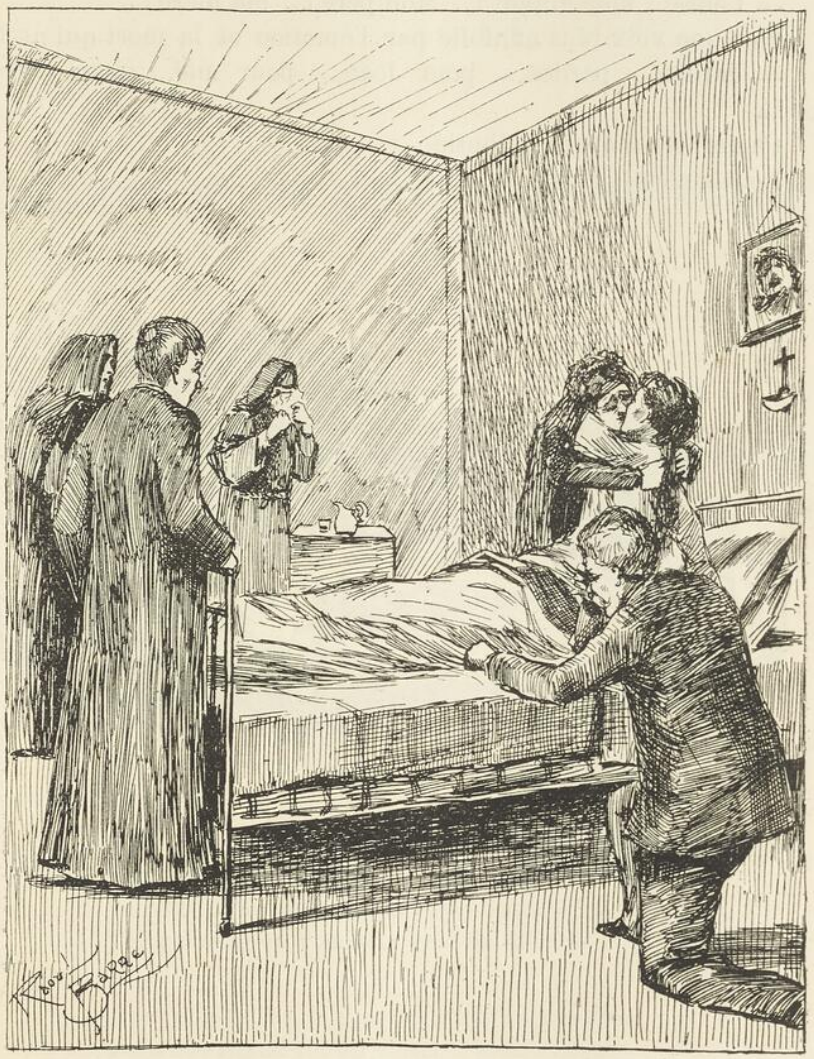
— Pensez-vous qu'elle vive quelques jours encore, — demanda au médecin une religieuse, qui voyait les joues de Louise se colorer et sa paupière battre fièvreusement.

— Oui : — l'espérance d'un bonheur prochain la soutiendra.

On était au lendemain de l'installation de Louise dans une pièce nouvelle. Le jour baissait rapidement. Plusieurs fois déjà, la malade,

qui sentait sa fin proche : avait demandé l'heure à la jeune religieuse qui, depuis le matin, à ses côtés, égrenait pieusement son chapelet.

— Cinq heures !... ô mon Dieu !... — dit la mourante, — faites que je vive une heure encore...



Elle avait à peine achevé ces mots que la porte s'ouvrit pour laisser entrer le chapelain de l'hôpital, accompagné d'un monsieur et d'une dame.

Celle-ci s'avançait droite et ferme, enveloppée de longs vêtements de deuil, quand, apercevant la jeune femme, à demi-partie déjà pour

l'autre monde, elle se jeta sur elle plutôt qu'elle ne la prit entre ses bras. Son compagnon, à la taille courbée, aux cheveux blanchis, tomba à genoux auprès du lit, prit entre les siennes une main presque froide, et durant plusieurs secondes, qui impressionnèrent fortement les pieux témoins de cette scène, on n'entendit que ces cris, entrecoupés de baisers et de larmes :

— Louise ! mon enfant !... Mon père !... ma mère !...

Puis une voix plus affaiblie par l'émotion et la mort qui arrivait :

— Pardon,... pardon,... pour Jean,... pour moi,... pour notre enfant !...

Ce dernier mot fut balbutié :

Louise n'était plus !

HERMANCE.

CHANTS ET PLAINTES DU MATELOT

L'école des mousses de Brest. — Yann Nibor. — Ballades et complaintes du golfe Saint-Laurent. — Notre-Dame et notre femme. — Regrets et vœux. — Chantons l'amour de la maison.

(Suite)

S'battit comme un chien, démolit un' masse
D'sal's têt' à l'ongu's mech's, mais r'çût en plein cœur,
Un' balle... et puis v'là qu' raid' mort on l'ramasse,
Lui qui méritait la bell' croix d'honneur.

Six s'main' après ça, la pauvr' vieill' grand'mère
Eut, d'son pau' p'tit gas, la p'tite boîte en bois.
La p'tit' boît' cont'nait un vieux scapulaire,
Teint d'sang et troué d'la ball' du Chinois.

Avec sa p'tit' boît' la pauvr' vieill' se couche
Dans son grand lit, du chagrin plein l'cœur,
L'lend'main ell' tait morte, ayant sur sa bouche
L'morceau d'drap bénit qui porte bonheur.

Allons, mes mat'lots, faut boire un s'cond verre
A la bonne santé d'la vieille et du gas
Qui repos' en paix sous leurs six pieds d'terre.
Y repos'rons-nous ?... Voilà c'qu'on n'sait pas !

Et maintenant ? qu'allez-vous dire de cette description si poignante si vraie ?

Au cap Horn, par un grand coup d'vent
On saillait malgré nous d'l'avant.

La frégate, avec son p'tit foc
Attrapait ses trois nœuds au loch,

Quand l'patron du canot-major
Hissé' sous les palans d'bâbord,

En rentrant d'venir l'amarrer
Par un paquet de mer fut enl'vé.

L'homm' de boué coupît aussitôt
L'haut d'filin qui la t'nait en haut,

Et la grand' boué' dans l'eau tombît
Près du nageur qui l'empoignit.

Le cap'tain' fit mett' la barr' dessous,
Hâler bas l'foc sitôt l'vent debout,

Mais d'vant c't ouragan infernal
Fit d'mander vite à l'amiral,

S'il fallait armer un canot
Pour sauver l'homm' qu'était à l'eau.

L'amiral voyant ce mauvais temps
Répondit tout de suite en montant ;

— " Non. Trop d'vent ! Trop d'mer, trop d'embruns !
Ça serait noyer quinze hommes pour un.

— " Allez, rehissez-moi vot' foc
Et, en route, aussitôt à bloc."

Le fait est qu'il avait raison :
Y avait des lam's comme des maisons.

Qui vous prenaient par le travers
Et vous balayaient tout à la mer.

.....

Bientôt la tempêt' nous r'poussit
Et du pauvre bougre on s'éloignit.

Tandis qu'lui, su' sa boué, perché,
Faisait sign' qu'on aill' le chercher.

Mais d'vant c'maudit temps fallait fuir
Et ce n'est pas nous aut's qu'i voit venir !

Non, c'fut d'gros albatros blancs
Qu'avaient soif de chair fraîche et d'sang.

Comm' de loin en loin on l'voyait
Seul contre eux tous qui s'débattait,

L'amiral dit :— Quel est l' calfat
Qu'a coupé la boué, de c'temps-là ?"

Puis il ajoutit : — Timonier !
Fait's moi vit' monter l'aumônier !"

L'aumônier n'fut pas long à v'nir,
Avec tout c'qui faut pour bénir.

I nous dit, face au pauvr' mourant,
La prière des agonisants !

.....

Quant su' la mer y a des gros flots,
Terriens, plaignez les pauv's mat'lots.

Involontairement en écoutant ce chant plaintif on se rappelle les versets du psaume 68 :

— Veni in altitudinem maris et tempestas demersit me.

Je suis tombé dans la mer profonde et la tempête m'a surmergé.

— Non me demergat tempestas aquæ, neque absorbeat me profundum.

Par pitié, que la tempête ne me submerge pas et que je ne soit pas enseveli dans l'abîme.

Plus tard la nostalgie du pays revient ; Yann Nibor — chante alors — les pétrels, les albatros :

Lorsqu'une infernal' tempête
Fait mill' sifflets d'nos gré'ments
C'est alors que v's êt' en fête,
Band's de pétrels, tas d' goëlands !
Mais j'aimons, loin du rivage,
A suivre vos brusques vols.
Piailliez donc ! fait's du tapage
C'est vous qu'êt's nos rossignols.

Mais nous quittons le Cap-Horn et nous avons encore à causer.

A bord d'un vaisseau amiral, il y a toujours un aumônier. Nous sommes maintenant embarqués sur un navire ordinaire. Quand, au coucher du soleil, on commande :

— Attention, pour les couleurs !

— Envoyez !

Un petit mousse vient se mettre à côté du commandement et récite tête nue à l'équipage le *Pater* et l'*Ave*. C'est là toute la prière du soir dite à bord des navires de l'Etat où il n'y a pas de prêtre. Et puisque vous savez ces choses, écoutez de nouveau Yann Nibor :

J' avais un bon p'tit mat'lot,
Qu'était comm' moi d'Saint-Malo,
C'était l'pus gai d'tous les novices.
Mais, il est, comme un paquet,
Tombé du grand perroquet
Pendant un d'nos exercices.

Un coup qui m'a fait mal,
C'est un' fois qu' dans l'hôpital,
J'l'avons descendu à quatre,
Car aussitôt, not' major
A dit : — Prev'nez qu'il est mort,
"J'sens pus du tout son cœur battre."

Un mat'lot voilier est v'nu,
Qu'a mis son jeun' corps tout nu,
Dans un grand morceau d'vieill' toile
Avec un' gross' gueuse en fer :
Puis, en chantonnant un air,
Il a manié l'fil à voile.

L'soir même, à l'heure du branl'-bas,
D'vant l'équipag', bonnets bas,
Et l'fanal en guis' de cierge,
J'avons porté l'pau' p'tit mort
Su' un' tabl', dans un sabord,
En attendant qu'on l'immerge.

Pour mon mat'lot, gai jadis !
On a dit l'*De Profundis*
Ben pus tristement qu'un prêtre !...
Puis au roul'ment du tambour,
Il est allé faire un tour
Ousque bientôt j'irons p't-être.

.....

Peut-on écrire et chanter des choses aussi touchantes, dans une langue naïve, pleine d'illusions, pleine d'énergie, de vérité, et de foi en Dieu. Yann Nibor dans ses chants de la mer nous initie à toutes les joies, à tous les deuils, à toutes les espérrances, à tout ce qu'aime le matelot, cet homme rude, bon, brave et profondément croyant. Que pouvons-nous exiger de plus ?

Quand il nous demande :

Avez-vous lu c't histoir' trist' que j'connais ?
Cell' du naufrag' de c'pauv' *La Bourdonnais*.
Non, sans doute, et vous n'la connaissez pas.
Laissez-moi donc vous la conter, les gas.

Et alors Nibor nous décrit le cyclone terrible du 20 février 1894 qui brisa ce bel aviso sur la côte de Sainte-Marie de Madagascar.

J'ai lu ce récit de la mer avec des larmes pleins les yeux. J'ai connu le *La Bourdonnais*, je m'y suis attaché, j'ai navigué dessus. Quelle gaieté ! quelle exhubérance de jeunesse sortaient de ce carré d'officiers. Quelles joyeuses causeries n'avons-nous pas éparpillées là ? Je me rappellerai, entre autres, le récit de ce voyage que le commandant Mazet avait fait par la Seine, de Paris à Rouen et de Rouen au Havre, en compagnie d'un de ses camarades, ce brave et sympathique Henri de Rivière, tué depuis à l'attaque du Pont-de-Papier, au Tonkin — promenade qui aurait fait rendre des points au voyage continental de Sterne.

De mon temps, le *La Bourdonnais* avait sur ses camarades de la station un avantage dont il se montrait fier. Il avait un piano. Mais,

ô Chopin ! ô Listz, quel piano ! A l'encontre de ceux qui le jouaient tous les jours, lui seul ne connaissait pas le feu. Quand je le vis pour la première fois il venait d'ajouter à ses états de service, en embarquant un paquet de mer, ce qui l'enrhumait fortement et lui faisait produire les sons les plus fantastiques. Derrière ce chef-d'œuvre d'Erard se cachait *Kamouraska,* belle marmotte du Canada, qu'un ami du *La Bourdonnais* avait expédiée aux officiers de l'aviso en souvenir d'amitié. Reconnaissants, ceux-ci avaient donné à ce rongeur hibernant le nom du village qui l'avait vu naître.

Joli cadeau, ma foi, que Kamouraska ! A peine à bord il se jetait sur l'officier de service, lui déchirait un pantalon, mordait au doigt le maître-charpentier qui voulait l'installer dans une cage faite *ad hoc,* rongeait les souliers d'un aspirant, déjeunait avec le pied d'une chaise, et content de sa matinée, il finissait par aller se blottir derrière le piano, d'où le ministre de la marine lui-même n'aurait pu le faire sortir, car il semblait par ses sifflements avertir ceux qui l'approchaient qu'il était bien décidé à prendre là ses quartiers d'hiver. Mais Kamouraska n'était pas de la race des bêtes de La Fontaine. Il ne savait pas grand'chose, pas même ce passage d'une des fables de Lamotte :

— La vie n'est heureuse ou malheureuse que par les endroits qu'on n'en voit pas.

Kamouraska avait installé son gîte en face du cadre du médecin-major. Le docteur Ranger — le même qui plus tard devait se distinguer au Dahomey — avait fait de son alcôve un cabinet d'histoire naturelle. Quel pandémonium que cette chambre toute petite et qui renfermait tout un monde. On s'y serait crû dans l'antre de mademoiselle Le Normand. Un alligator empaillé suspendu au plafond, avec une ignane la crête en l'air, l'œil ardent, gardant le hublot, complétaient l'illusion. De partout on ne voyait que peaux d'oiseaux, qu'échantillons minéralogiques, que papillons plus beaux, plus phosphorescents les uns que les autres, que merveilleux coquillages, que coraux roses et blancs, becs de toucans, dents de requins, écailles de tortues, curieuses éponges, tout cela entassé pêle-mêle au milieu d'instruments de chirurgie, de livres de médecine, d'échantillons de café, de chapeaux de Panama, de gousses de vanille. Ah ! si *Kamouraska,* blottie derrière le piano de la *Bourdonnais,* n'a pas perdu la vie dans le cyclone de Ste-Marie de Madagascar, la pauvrette a dû se faire bien des poils blancs en contemplant d'un œil navré, l'antre de cet ogre de docteur, où s'entassaient au jour le jour, des trésors de zoologie et de sciences naturelles, études que d'ordinaire ne recherchent pas les bêtes. Pourtant si cette marmotte du Canada avait connu le cœur de l'excellent docteur, elle n'aurait pas fait ainsi sa mélancolique, ni son hypocondriaque. Elle n'aurait eu qu'à venir à lui, qu'à se faire caresser par lui. Il aimait encore plus les marmottes

vivantes que mortes, et le docteur Ranger, de *La Bourdonnais*, était de ceux de qui l'on a écrit :

— " Il en sait long sur les nuages, le vent, les bouleaux pleureurs, les muguets, les étangs, les gélinottes, les colombes. Il nous rappelle le roi d'un vieux conte de fée slave qui avait reçu le don de comprendre le langage des plantes et des animaux. Il entendait dire aux petites mouches dorées " :

—Sus ! sus ! à l'avoine du meunier !

.....

Et dire que tout cela n'est plus.

Le Yann Nibor décrit ainsi l'épouvantable catastrophe :

Vers les huit heur's, quand l'cyclone eut pris fin,
L' commandant fit fonctionner l'va-et-vient,
Et comm' son d'voir l'obligeait à n'larguer
L'*La Bourbonnais*, son navir', que l'dernier,
C' n'est qu'vers dix heur's qu'il quitta le pauv' croiseur
Les yeux en sang, l'corps meurtri, l'deuil au cœur,
Et qu'il parvint tout d'même à passer l'eau,
Grâce à son s'cond maît' fourrier *Couraleau*,
Lorsqu'à terre on eût rallié l'personnel,
Et qu'un gradé du bord eût fait l'appel,
On vit qu'y avait vingt-trois homm's noyés
Vingt-trois pauv's marins, dont deux jeun's officiers.

Voilà, vieux frèr'es, c'que j'ai lu dans l'journal,
Et d'vous l'conter, voyez-vous, ça me fait mal,
Parc'que j'pense à tous ces pauv's p'tits marmots
Qui voient maint'nant leurs pauv's mèr' en sanglots
Et puis qui pleur'nt de les entend' gémir.
Sans s'douter d'loin d'la misèr' qui va v'nir.

Ainsi a fini notre pauvre *La Bourdonnais*. Le docteur Ranger en me parlant de la disparition de cet élégant aviso, m'écrivait du Dahomey, en date de Porto-Novo le 25 mai 1893.

— " La perte de ce navire qui avait été vingt-sept mois mon foyer m'a fait éprouver un vif sentiment de tristesse. On s'attache à ses plan-

ches qui vous ont servi de maisons... N'est-ce pas ici le cas de dire : " *Sunt lacrymæ rerus... ?* "

***

Ah ! si Jean Robin, sorti de l'Ecole des mousses que commande si bien, en ce moment mon ami Drouin, de la *Bretagne*, pouvait pousser une pointe dans le golfe Saint-Laurent, comme je me ferais plaisir de lui faire connaître quelques-uns de nos Yann Nibor canadiens. Ils sont pour la plupart pêcheurs ou traiteurs sur les côtes du Labrador, de l'Anticosti, de la Madeleine ou bien éparpillés dans les provinces maritimes. Ce sont tous de fières matelots.

Voici une de leurs chansons : je l'aie entendue à bord de la *Floride*, belle goëlette commandée dans le temps par le capitaine Chouinard, de Rimouski. Cette ballade allait sur un air tendre tout plein d'une mélancolie que je voudrais pouvoir rendre ici. Elle était taillée à larges coups dans cette poésie un peu rugueuse qui va si bien aux gens de cœur.

A quelle date remontait-elle ? Je n'en sais rien ; dans tous les cas, elle appartenait à une période antérieure à la cession du Canada :

Le vingt-cinq avril, je dois partir
Pour naviguer sur l'*Amérique*,
Bonne frégate populaire.
Quand nous fûmes *enchalonés*
Fallut hisser pavillon blanc
Couleur de France
Ma belle, pour vivre en assurance.

Et quand nous fûmes en pleine mer
On vit venir trois gros navires
Courant sur nous à grand' furie.
Trois coups de canon ont tiré,
Virant notre gaillard d'arrière ;
Sans aucun mal purent nous faire.

Le capitaine s'est écrié :
— Y-t-i' de nos gens de blessé ?
— Ah ! oui, vraiment mon capitaine,
Regardez donc le contre-maître.
— Mon contre-maître, mon bon ami,
Aurais-tu chagrin de mouri' ?

— Tout ce que je regrette au monde,
C'est le joli cœur de ma blonde.

— Ta blonde nous l'enverons chercher
Par trois gabiers de l'Amérique.
Tant loin qu'elle les voit venir
Ses pleurs elle ne peut retenir.
— Ne pleurez pas jeune galante
Sur la blessure qui le tourmente.

— Je vendrai robes et jupons
Et mon annel et ma coiffure
Galants, pour guérir sa blessure.

— N'engage rien de ton butin ;
N'engage rien dedans ce monde
Car sa blessure est trop profonde

Sur les deux heur's après minuit
Le beau galant rendit l'esprit.
— Adieu la brune ! adieu la blonde !
Moi, je m'en vais dans l'autre monde

Yann Nibor à qui je faisais communiquer par le commandant Drouin cette complainte, m'écrivait de Paris, en date du 11 février 1895 :

— Tout petit, lorsque j'étais sur l'*Inflexible* je chantais quelques couplets ressemblant à ceux qui composent le chant " *Le 25 août je dois partir.*" C'était un de mes compatriotes malouins, entré à l'Ecole des mousses quelques mois avant moi qui me les avait appris. En voici à peu près les paroles :

Le vingt-et-un du mois d'août
Chers camarad's il faut partir
Il faut partir pour l'Angleterre
Qui nous a déclaré la guerre.

En Angleterre est arrivé,
Cent coups de canon l'on a tiré,
On a tiré sur leur carrière
Tous nos ennemis sont en poussière !

Mon lieutenant, mon bel ami
Y a-t-il quelqu'un d' malade ici ?
Y n'y a qu'un jeune quartier-maître
Qui est blessé su' la dunette.

Mon quartier maîtr' mon bel ami
Avez-vous du chagrin d'mourir ?
Tout le regret qu'jai dans ce monde
C'est de mourir sans voir ma blonde.

Mon quartier maîtr' mon bel ami,
Si vous voulez j'la f'rai venir
Par quat' jeun's officiers d'marine
Qui vont là-bas dans mon navire.

Voilà tout ce que nous chantions. "Il est regrettable, ajoute Yann Nibor, que ce matelot qui me disait cette complainte ne l'ait pas augmenter des couplets qui finissent la chanson canadienne et qui sont si jolis."

Je n'ai retenu que le premier couplet d'une autre complainte entendu à bord du bateau-pêcheur, de la baie des Chaleurs. Il faisait gros temps ; je n'avais ni crayon, ni papier sur moi, et, d'ailleurs, les embruns et la mer demontée auraient rendu toute écriture impossible. Le refrain allait ainsi :

L'habitant qui ramène ses charrues
Le soir, s'endort auprès d'enfants joufflus,
Tandis qu'hélas ! nous pauvres matelots,
Pour seuls amis, nous n'avons que les flots !

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

(*A suivre.*)

SOUVENIRS D'ECOLE MILITAIRE

L'INSTALLATION

INSTALLER définitivement quatre cents guerriers, arrivés des quatre points cardinaux, n'est pas chose facile.

La journée du lendemain fut entièrement consacrée à cette besogne.

Sans mentir en rien, nous apprendrons que chaque élève changea de lit au moins quatre fois.

Mais, sachons tous que nous nous plaçons ici au point de vue de ceux qui ne connaissent pas les détails de l'administration. Car il est probable que si nous avions eu quelque main à mettre à la pâte, les élèves auraient changé de résidence plus de cinq fois.

Nous constatons seulement, sans expliquer, car l'administration est difficile, et la critique trop facile !

***

Nous prenions donc possession de notre quatrième bahut quand le fourrier, empressé, vint nous appeler pour l'habillement.

Correctement alignés comme de simples soldats, nous filons, en ordre, vers les magasins d'habillement.

Tout s'y passe avec méthode.

Un assortiment varié d'effets échoit à chaque futur officier. Un képi de sergent d'infanterie, un képi d'adjudant d'infanterie, un shako de tambour-major, une capote de sergent-major du génie, un sabre d'adjudant, un fusil avec baïonnette et fourniment complet, des épaulettes de tambour-major, une tunique de sergent, un pantalon de sous-officier,

une veste de soldat et un pantalon de chasseurs à cheval deviennent la possession de chaque élève.

Tous, nous sommes enchantés du lot panaché qui nous est attribué, et nous quittons les magasins, les bras remplis de ses dons.

*
* *

A peine avions-nous fourré tout cela dans le bahut et sur la planche, que le linge et chaussure se présentent en bon ordre. Chemises, caleçons, brodequins, éperons, gants, cravates et bonnets de nuit arrivent en foule, sans excepter le philopode.

*
* *

Puis nous allons à l'étude. Des plumes, des bouquins, des règles, des équerres, des crayons, tout un arsenal pédagogique et géométrique

nous y attend. Sans crainte et sans forfanterie, mais avec courage, nous nous emparons de ces objets de torture, que nous installons dans les tiroirs de nos tables.

Chaque camarade de lit est copain d'étude, comme il est voisin de table au réfectoire.

***

Enfin nous voilà habillés, armés, installés et outillés pour l'étude, mais le cheval va entrer en scène. Ce cher animal que nous aimons tant, et qui nous casse si souvent les reins, va venir jeter le trouble dans nos projets.

En effet, nos relations plus ou moins suivies avec le cheval vont décider de notre classement définitif. Rien ne sera arrêté si le cheval n'a pas dit son mot.

Aussi, il nous le prouvera.

Vingt-cinq quadrupèdes, sellés et bien sanglés, défilent bientôt des écuries et se dirigent vers le manège. Vingt-cinq bipèdes, êtres inférieurs et intelligents, suivent aussitôt.

*
* *

Au manège, nous trouvons notre maître, l'instructeur d'équitation. C'est un grand gaillard, taillé en goliath, armé d'une cravache chic, vêtu d'une tunique élégante, et faisant valoir une culotte anglaise qui descend dans des bottes Chantilly.

Une quarantaine d'années pèsent sur ses épaules, mais y laissent peu de trace. Un œil dur et doux, avec un énorme sourcil comme abat-jour, nous lance déjà des éclairs qui nous font courber l'échine.

Il ramène, il ramène, et il frisotte aux tempes, qui grisonnent.

Sa bouche tonnera bientôt et les sons de sa voix, frappant toutes les parois du manège, iront, tonitruants, semer la consternation parmi les gamins de la rue. Ses explications, comme le bruit de la trompette, nous paralyseront de terreur.

*
* *

Car il s'agit de sauter sur un cheval de six pieds, et cela en un seul bond et sans étrier.

C'est dur, mais ceux qui ont du nerf aux jarrets y parviennent, et ce n'est pas tout. Après, il faut sauter à terre et à cheval d'une seule battue, et les vainqueurs font partie des élèves d'élite.

Néant des êtres ! A quoi tient l'intelligence d'un homme si son jarret manque d'élasticité !...

Les biceps et les jarrets faibles sont ensuite mis au rancart, c'est-à-dire au dernier groupe.

Les vigoureux reçoivent un bon classement, et tous, essoufflés, rendus, fourbus, nous regagnons lourdement le quartier, pour être ensuite dirigés vers notre emplacement définitif.

Le cheval a eu raison de l'administration, et nous changeons de casernement une dernière fois.

***

L'épreuve suprême du cheval se continue tout le jour, la voix tonnante de l'instructeur sème partout le désarroi et la terreur, et, le soir, chacun, devant ses crochets de fourniment, rendait grâce à la destinée d'en être délivré.

L'installation était faite.

CH. DES ECORRES.

LA MER

Loin des grands rochers noirs que lèche la marée,
La mer gronde, la mer au murmure endormeur,
Au large, tout là-bas, lente, s'est retirée,
Et son sanglot d'amour dans l'air du soir se meurt.

La mer fauve, la mer vierge, la mer sauvage,
Au profond de son lit de nacre inviolé,
Redescend pour dormir, loin, bien loin du rivage,
Sous le seul regard pur du doux ciel étoilé.

La mer aime le ciel : c'est pour mieux lui redire
A l'écart, en secret, son immense tourment,
Que la fauve amoureuse, au large se retire
Dans son lit de corail, d'ambre et de diamant.

Et la brise n'apporte à la terre jalouse
Qu'un souffle chuchoteur, vague, délicieux :
L'âme des océans frémit comme une épouse
Sous le chaste baiser des impassibles cieux.

Nérée Beauchemin

LE MARCHÉ AUX LEGUMES

A MONTREAL

Je n'hésite pas à m'enrôler sous la bannière de ceux qui refusent à l'ennui la moindre prise sur le cerveau de quiconque possède la volonté de se prémunir contre ce trop dangereux ennemi.

L'ennui naquit un jour de l'uniformité,

a dit un maître, ce qui revient au conseil de varier ses occupations, ses distractions, et de ne pas constamment tourner dans le même cercle.

Pour me conformer à cet avis, dont on ne saurait contester la sagesse, je renonce aujourd'hui aux sentiers battus, pour m'égarer dans un domaine peut-être encore inexploré, et je tente d'entraîner le lecteur à travers des avalanches des choux, de carottes, de tomates, de patates, de cucurbitacés sans nombre, de fruits aux multiples appellations.

Qui m'aime, me suive ! je garantis du naufrage sinon de la houle, et l'expédition doit être, d'ailleurs, de courte durée.

C'est sur l'emplacement dominé par la colonne élevée au vainqueur de Trafalgar que, deux fois par semaine, le mardi et le vendredi, viennent s'entasser les approvisionnements en produits de la ferme et du jardin. Là, seulement, la population, maintenant très dense, de la métropole canadienne puise à pleine mains ce qu'elle juge nécessaire à ses besoins journaliers. A première vue, on croirait que, du haut de son piédestal, et de son bras tendu, l'homme de guerre dirige encore les opérations de la bataille. Les enfilades de roues, les caissons confondus, enchevêtrés, dressant leurs bras inégaux, comme dans un geste de dé-

tresse, rappellent la confusion, l'aspect désolé des lieux de combat, quand la mêlée a été chaude et la lutte acharnée. Toute recherche, toute élégance est bannie de l'installation, et les voitures poudreuses, maculées de boue, seraient par elles-mêmes impuissantes à solliciter l'attention du passant, à éveiller ses désirs. Le sol, couvert de détritus que le balai respecte perpétuellement, se montre gluant, glissant, et les émanations méphytiques qui s'en dégagent, exigent un certain courage pour les affronter. L'espace laissé libre aux visiteurs est d'une exiguité telle que la circulation demeure au plus haut point pénible, exposant les allants et venants aux rebuffades, aux bourrades des voisins peu endurants. Ce n'est certes pas sur le marché aux légumes et aux herbes de la reine des villes du nord, que l'on rencontrera des groupes d'amateurs aux quels se mêlent souvent des notabilités du beau sexe, en parcourant les allées pour le simple plaisir des yeux, dans l'unique but d'admirer l'harmonie, l'heureux arrangement présidant à l'exhibition des richesses que, à chaque lever de l'aurore, les maraîchers d'autres pays déposent au seuil des halles pourvoyeuses de l'alimentation publique.

Mais il faut faire contre mauvaise fortune bon cœur, et ces divers inconvénients, ne contenant pourtant qu'un sommaire abrégé des griefs articulés par les intéressés, n'ont pas encore amolli l'énergie des vaillants travailleurs agricoles de ce joyau qui a nom : l'île de Montréal.

La saison des ventes, pour eux bien restreinte, les force à se hâter afin de tirer profit de ce qui leur a coûté tant de peines et de soins. Les mieux avisés, les plus entendus ont, de bonne heure, réalisé d'importants bénéfices, en se riant des frimas et des bises, et en cédant, au poids de l'or, les primeurs venus à la température élevée des couches, avec laquelle les neiges et les glaces ont dû capituler. Ces bonnes aubaines s'arrêtent quand apparaît le soleil de mai, quand la nature, devenue pitoyable à tous, agit d'elle-même et laisse les moyens artificiels sans aucune utilité. Le sol alors se couvre, presque d'un coup et par enchantement, de denrées de toute nature, dont la maturité sera rapide et qu'il importe d'offrir à la vente sans le moindre délai. Et les voyages vers les grands centres s'effectuent sans interruption. Le champ de débit n'ouvre ses portes que deux fois en sept jours, mais chaque expédition demande, pour le grand nombre, environ quarante-huit heures entre l'aller et le retour, et, si l'on tient compte du temps consacré à la cueillette et au chargement, on arrive à cette conclusion que le dimanche seul amène l'arrêt et un peu de repos.

Dès la veille de l'ouverture, dans le cours de l'après-midi, toutes les places sont occupées. Les *express* déploient leurs doubles rangées tout au long de la place Jacques-Cartier, jusqu'aux abords des quais, pour continuer leur développement sur le prolongement de la rue des Commissaires, en atteignant l'angle de la rue Bonsecours, en face de la

poissonnerie. Les droits payés à la corporation par chaque occupant s'élèvent à :

Dix centins pour les produits de la ferme ;

Vingt centins pour ceux des jardins ;

Vingt-cinq centins pour ceux présentés par des spéculateurs.

Le nombre des voitures varie entre quatre cent cinquante et cinq cents les jours ordinaires, pour atteindre le chiffre de huit cents aux heures d'affluence. Mais alors la position n'est plus tenable, et les malheureux qui se hasardent au milieu de la cohue, s'y trouvent pris comme dans un étau. Les gens de police, spécialement convoqués, ne parviennent pas aisément à rendre les accès libres, surtout aux bifurcations des rues.

Les mois de juillet et d'août sont les plus animés. Le calme s'accentue vers le milieu de septembre.

En toute saison, la vente commence au petit jour, et les dernières étoiles assistent fréquemment au déballage des fourgons et à la mise en montre de leur contenu.

Et, dans le cadre peu avantageux dont l'esquisse précède, subitement se font voir : les choux pansus, aux feuilles immenses ; les tomates à la peau lisse, teinte de sang ; les carottes trempées dans l'or que relève le vert éclatant de leur panache ; les navets, blèmes comme des moribonds ; les poivrons à l'enveloppe coriace, gonflés de vent ; les betteraves pudiques, dissimulant sous leur robe modeste, légèrement terreuse, leur belle chair amarante ; le blé d'inde frileux, pelotonné dans un amas de fines couvertures ; le radis de Paris, rondelet et mignon en sa tunique rose ; le melon savoureux, trahi par son parfum ; les chicorées à la chevelure ébouffée, tentantes de blancheur ; l'utile pomme de terre, à bon droit vénérée en ces contrées ; le choux-fleur, vrai bouquet symétriquement ordonné, et toute une abondance de vrais biens du Bon Dieu. Les pommes de toutes qualités ; les raisins noirs et blancs, trop tôt privés des caresses du soleil si douces pour eux ; les azeroles vermeilles, les bluets prélevés sur le pain quotidien des petits oiseaux des bois, complètent la nomenclature, et tout cet ensemble attend sa mise en route pour des destinations bien différentes, mais où chacun est appelé à dire un éternel adieu à la mère nature qui ne leur alloua que la plus éphémère des existences.

Point d'apprêt, point d'artifice dans la mise en vente. La valeur propre de l'objet attirera seule le client. Que sa critique soit légère aux empaquetages, aux emballages dans ces caisses barbouillées de vert et de rouge sale, zébrées de lettres blanches, ayant servi à l'importation du genièvre meurtrier, venu des bords du Zuiderzée !

A la première minute de l'ouverture, quand tout est silencieux, que les vendeurs, las d'une nuit presque sans sommeil, lentement étirent leurs

membres fatigués, les représentants des détaillants fashionables, des luxueuses épiceries, des hôtels en renom, sont disposés à faire emplette de ce que le marché contient de remarquable et de choisi. Les rues sont encore entièrement désertes, la ville totalement endormie, que déjà leur moisson est complète, et qu'au trot précipité de leurs chevaux, ils emportent dans leurs réserves la fine fleur des paniers. Les prix sont fixés sans débat, le placement étant assuré d'avance entre les mains de consommateurs qui, à leur tour, ne marchandent jamais, et paient sans compter. Ce ne sont pas les jardiniers qui feront grève au capital et maudiront les riches. Le commerce de deuxième rang fait ensuite son apparition, et prélève ce qui lui convient. On lui réserve bon accueil, ses achats valant par la qualité, mais surtout par la quantité. Les ménagères économes se présentent vers sept heures. Elles ont quitté leur lit de bon matin, laissant les petits aux soins des aînés, et ne regardant pas à la longueur du chemin pour épargner quelques sous sur la dépense journalière. Elles vont, sans trop se presser, d'un éventaire à l'autre, s'informant des cours, et ne se décidant qu'après s'être assurées qu'elles ne seront pas surfaites. La charge qu'elles emportent est parfois bien lourde pour leurs bras trop frêles, mais le dévouement maternel décuple leurs forces, et la bonne œuvre qu'elles accomplissent leur rend la besogne légère et diminue sensiblement le poids du fardeau.

Il est neuf heures, et, de toutes les issues, débouche la foule bariolée des acheteurs : avocats et notaires galants, aux habitudes matineuses,escortant ces dames pour les aider à butiner dans les corbeilles de fruits, et emporter eux-mêmes, sur trois doigts, ce qui a pu tenter leur compagne ; maris, sur le retour, légèrement soupçonneux, voulant voir de leurs yeux, et se chargeant de pourvoir aux besoins de l'office pour s'épargner les surprises ; cuisinières des grandes maisons, que la malveillance ne ménage pas toujours ; revendeurs des quartiers excentriques ; émigrés partis des côtes d'Italie ou des profondeurs du Caucase, tous fervents de la soupe aux choux, munis de sacs de toile ou de voitures d'enfant qu'ils emplissent à pleins bords, pour largement sacrifier à la plante chère à l'empereur Dioclétien.

L'animation est devenue très sensible et s'augmente par le trafic qu'amène, sur le même point, la descente ou la montée des voyageurs se rendant aux quais d'embarquement ou en revenant ; par le passage incessant des lourds camions qui desservent les entrepôts des rues St-Paul et des Commissaires. Et, pourtant, nul vacarme assourdissant, pas de brouhaha, presque du silence. Cela tient à ce que les vendeurs n'annoncent pas, et, comme on dit, ne crient pas leurs marchandises. La timidité naturelle à l'homme de la campagne s'oppose, de son côté, à ce qu'il sollicite le passant. De temps à autre, de-ci, de-là, quelques appels

discrets, et c'est tout. Quelle différence avec certaines halles, certains marchés du midi de la France, tous desservis par des revendeuses faisant profession de détailler ce qu'elles achètent en gros aux producteurs ! Les bonnes femmes sont là chez elles, commodément installées sur une chaise haute, d'où elles dominent les chalands. Chacune vante ses produits à plein gosier, et sur un rythme qui n'a rien de musical. Quand elle s'interrompt, c'est pour interpeller ceux qui passent à sa portée, et les presser d'acheter. Malheur à qui essayera de contester même à demi voix, le mérite de la marchandise ! Malheur surtout aux personnes du sexe qui paraîtront mettre en doute sa bonne apparence et sa fraîcheur ! Les invectives, les allusions les plus scabreuses, pleuvront drû sur la tête de l'infortunée, augmentées des grossières plaisanteries des camarades, et il ne restera plus à la victime qu'à se dérober par la fuite à ces propos malsonnants qui l'accompagneront tant qu'elle demeurera en vue. Ces procédés étant passés dans les mœurs, il n'arrive guère qu'aux étrangers, mal informés, de s'exposer à les subir. Les habitués des marchés de Montréal, ne se rendront jamais coupables de pareils méfaits.

Le soleil est sur son déclin et des épaves seules attendent preneur. Elles vont devenir la proie des détaillants ambulants qui, demain, parcourront les ruelles et les carrefours, montés sur des chariots interminables, trainés par une méchante haridelle, et, tout le long du jour, les échos rediront leur boniment habituel : *Les pommes, les pommes, c'est les pommes ! dix cents le quart les pommes, cinq cents le demi quart ! les pommes, c'est les pommes !*

J. Germano.

LA FILLE DE KONDIARONK

Le 4 août 1689, un canot d'écorce, monté par quatre hommes, descendait rapidement le fleuve Saint-Laurent. Deux des voyageurs, MM. de Gannes de Falaise et François de Verchères, le premier, lieutenant, et, le second, enseigne dans l'armée française, portaient l'élégant uniforme des troupes de la marine. Deux sauvages Hurons, engagés au Fort Frontenac pour conduire les jeunes officiers à Montréal, tenaient les avirons.

Le voyage s'était accompli jusqu'au lac Saint-François sans accident et sans incident. Les guides indiens, l'œil au guet, tenaient le large ; ils avaient évité, jusque-là, les rencontres des Iroquois, toujours dangereuses dans ces parages, car le Saint-Laurent était la voie ordinaire de ces indiens dans leurs incursions contre les établissements naissants de la jeune colonie.

Une chaleur tropicale pesait lourdement sur nos voyageurs ; les rayons ardents du soleil, dardant ses flèches d'or sur les eaux du lac Saint-François, calmes comme un miroir de métal, embrasaient l'air que pas un souffle ne rafraichissait. Les Hurons semblaient inquiets — c'était la journée la plus chaude de la canicule.

Falaise montrant l'horizon chargé de menaces, dit à ses compagnons : "il se prépare un violent orage : hâtons-nous d'arriver au lac Saint-Louis, où nous trouverons un abri sûr chez M. du Cruzel, qui commande au Fort de la Présentation ou chez M. François de Gallifet, au Fort de Verdun."

Les Hurons, secouant la tête d'un air peu rassuré, plongèrent leurs avirons dans ce lac de sang et d'or, et dirigèrent leur frêle embarcation à travers les rapides et les cascades. Lancé comme un trait, le léger canot franchit heureusement ces obstacles, la terreur des voyageurs.

Dans la soirée, suivant leurs prévisions, une tempête de pluie, de vent, de grêle et de tonnerre éclata, épouvantable. Tous les éléments

semblaient s'être déchaînés sur le Saint-Laurent. Une obscurité profonde couvrait le Lac Saint-Louis. Les éclairs, déchirant la nue, permettaient, seuls, aux Indiens d'entrevoir, par-ci, par-là, les rives du Nord vers lesquelles ils se dirigeaient, en luttant avec énergie.

De temps à autre, les sauvages tournaient la tête et prêtaient l'oreille d'un air inquiet. Ils cherchaient à découvrir, à la faveur d'un éclair, la raison de certains clapotements étranges, qui ne ressemblaient en rien au bruit des vagues s'entrechoquant entre elles.

Tout-à-coup, un des Hurons, se penchant vers ses compagnons, leur dit à voix basse : " hâtons-nous, les Iroquois sont derrière nous à notre poursuite. "

Il était minuit. La tempête augmentait de fureur. Le Huron avait dit vrai. Les Iroquois les suivaient, mais ce n'était pas leur canot que ces barbares poursuivaient.

Quinze cents guerriers Iroquois s'étaient donnés rendez-vous à l'embouchure de la rivière Chateauguay, sur la rive sud du lac Saint-Louis, où, sans éveiller l'attention, cette petite armée avait pu se réunir. Dans la soirée du 4 au 5 août 1689, cette flotille de canots de guerre se portant en avant sur une ligne convergente de près de trois milles de front, traversa le lac, afin de surprendre les malheureux colons de Lachine, pendant leur sommeil (1). La confédération iroquoise composée des cinq cantons Onnontagués, Onneyouths, Tsonnonthouans, Mohawks et Goyogouins, avait juré de tirer une vengeance éclatante du guet-apens dans lequel le gouverneur Marquis de Denonville, avait fait tomber leurs chefs en 1687. Les Iroquois tenaient leur serment.

La profonde obscurité et la tempête qui se déchaîna pendant cette nuit terrible " la nuit du massacre," favorisa étrangement l'entreprise diabolique de ces démons féroces et cruels comme des tigres.

Le bruit qu'avait entendu le guide Huron, était causé par le clapotis de la lame, frappant la proue des canots des Iroquois, s'avançant en bataille, à travers le lac.

Nos jeunes officiers, s'armant d'avirons, aidèrent leurs guides à gagner le rivage. La ligne noire présentée par le front de bandière de la flotille iroquoise, devenait visible, chaque fois que la foudre éclatait au-dessus de leurs têtes. Enfin, trempés jusqu'aux os, brisés, exténués, inquiets et anxieux de toucher terre afin de donner l'alarme aux fortins qui bordaient la côte de Lachine, MM. de Falaise et de Verchères, atterrirent au hasard, suivis de près par les Iroquois, qui les avaient gagnés de vitesse.

Saisissant leurs armes, les jeunes officiers s'élancèrent sur le rivage et prirent en courant, la direction d'un fort qu'ils avaient aperçu dans

(1) D. Girouard—" Lake St. Louis, old and new."

le lointain, à la lueur d'un éclair. Ils avaient à peine franchi quelques centaines de pieds, qu'ils furent arrêtés par une bande d'Iroquois. Ces Indiens, rampant comme des couleuvres, vers les habitations, se levèrent au devant d'eux et cherchèrent à les saisir.

Abandonnés à eux-mêmes, éloignés des forts, entourés d'ennemis, il ne restait pas d'autre alternative à Falaise et à Verchères que de se jeter dans un canot et de chercher à gagner le milieu du lac. Les deux Hurons avaient été massacrés sur place, sans avoir eu le temps d'entrer en défense. Une chasse à l'homme, terrible, commença. Les deux officiers sautèrent dans le premier canot iroquois qu'ils rencontrèrent et poussèrent au large, luttant contre les vagues qui déferlaient avec fureur. Une dizaine d'Iroquois s'élancèrent à leur poursuite.

Falaise et Verchères, quoique inexpérimentés, réussirent à s'éloigner du rivage, à force de rames, suivis de près par les Iroquois, reprenant à chaque éclair, la piste que l'obscurité leur faisait perdre.

Les officiers français, ramant au hasard, ne s'apercevaient pas qu'insensiblement, ils étaient entraînés par les courants, vers les cataractes et les rapides du Saut Saint Louis.

Les Iroquois les rejoignirent enfin. Un indien saisissant les bords de leur embarcation s'apprêtait à la faire chavirer. Un coup de pistolet tiré à bout portant lui cassa la tête. Un autre sauvage frappa de son aviron Falaise à la tête. Verchères, riposta par un coup de feu à travers la poitrine. L'indien en tombant, renversa le canot qu'il montait. Cet incident donna un peu de répit à nos amis pendant que la seconde embarcation indienne recueillait les survivants.

Mais, ô horreur ! Des bruits étranges frappent les oreilles des officiers français, bruits qui dominent les grondements de la tempête et le fracas du tonnerre. Ce sont les cataractes et les rapides du Saut St-Louis qui attirent comme une pieuvre, aux gigantesques tentacules, les malheureux bateaux qui s'aventurent dans leurs cascades bondissantes, et les brisent comme du verre sur les rochers.

A cet endroit, le Saint-Laurent fait brusquement une chute de près de quarante pieds. Une grande île, plantée là au milieu de ce fleuve, offre un nouvel obstacle à l'énorme volume d'eau qui s'engouffre avec fracas dans les déchirures et les échancrures creusées dans le tablier, de ce barrage granitique. C'est à travers ces passages étroits taillés dans le roc vif, formant autant d'écueils que de récifs, que le St-Laurent écumant, se précipite avec fureur, avant de reprendre plus bas, son cours majestueux.

Falaise et Verchères se voyant perdus, redoublèrent d'offorts pour changer la direction de leur embarcation, devenant de plus en plus incontrôlable, mais les Indiens réussirent encore une fois à se rapprocher bord à bord. Sautant comme des chats tigres dans ce frêle bateau, ils

engagèrent une lutte terrible, corps à corps, à coups de hache et de casse-tête, avec les officiers qui n'avaient plus que leurs couteaux et leurs avirons pour armes. Vingt fois, les canots s'entrechoquant furent sur le point de sombrer. Enfin, après un combat homérique, MM. de Falaise et de Verchères, perdant leur sang par plus de dix blessures furent terrassés et jetés au fond d'un canot.

Les Iroquois, aux prix de mille efforts purent ramener cette embarcation dans les eaux plus calmes de la rive sud, d'où ils se dirigèrent de nouveau vers Lachine.

La tempête s'apaisa avec le lever du soleil, qui éclaira un champ de carnage et de dévastation horrible à voir. En reprenant leurs sens, les jeunes officiers français se trouvèrent étendus sur la terre détrempée, les pieds et les bras écartés en forme de croix de St-André, retenus dans cette position par des liens qui leur entraient dans les chairs, attachés à quatre piquets, fortement enfoncés dans le sol. Une autre corde, formant collier, attachée à un cinquième piquet leur empêchait de remuer la tête. Des milliers de moustiques et de mouches suçaient leurs plaies ; une soif dévorante ajoutait à leurs souffrances. Ils étaient entourés de sauvages, demi-nus, couvert de sang, ivres, poussant des cris féroces et dansant autour des poteaux de la torture, où ils faisaient brûler les malheureux habitants de Lachine, épargnés dans le massacre de la nuit précédente.

Pendant plusieurs jours les Iroquois exercèrent leur fureur sur ces pauvres malheureux, brûlant toutes les habitations sur un parcours de sept lieues, égorgeant les hommes après leur avoir brûlé les pieds, arraché les ongles, crevé les yeux, ouvrant le ventre aux femmes et faisant rôtir leurs enfants sous leurs yeux, pour les manger ensuite. M. de Vaudreuil, qui commandait à Montréal, en l'absence de M. de Callière passé en France, sonna le rappel aux maigres forces de son district, pour aller rencontrer ce formidable ennemi et délivrer les petites garnisons des Forts Rémy, Cuillerier, Rolland, et de la Présentation.

Depuis la nuit sanglante du 4 au 5 août, les Iroquois s'étaient répandus dans toute l'île de Montréal semant la mort et la dévastation. Ces Indiens passaient des journées entières à l'affût, dans la tête d'un arbre, ou à plat ventre, dans un champ de maïs, guettant les colons, qui cherchaient à se réfugier dans les forts, ou que certaines exigences obligeaient à se montrer. Ils tombaient dessus, le casse-tête à la main et continuaient leurs hécatombes. Ils massacrèrent ainsi une partie de la population de Lachenaie et emmenèrent au moins ving-cinq de ses habitants rejoindre à Lachine, les captifs que l'on devait ramener dans les bourgades (1).

(1) D. Girouard—Vieux Lachine.

Ouréouanati, le chef de guerre des Iroquois, voyant ses guerriers repus de massacres et de cruautés et ne trouvant plus d'eau-de-feu pour assouvir leur passion, s'alarma des préparatifs de M. de Vaudreuil et commanda le retour. Ils avaient surpris et égorgé plus de deux cents personnes. Ils emmenaient cent vingt prisonniers de tout sexe et de tout âge comme ôtages ou pour les attacher au poteau de la torture, dans les bourgades, afin de divertir les vieillards, les femmes indiennes et les enfants. Les cinq nations devaient en faire le partage avant de se séparer.

Il fallait donc empêcher les blessés de mourir avant l'heure. Chaque tribu avait ses *autmoins,* ses jongleurs et ses médecins. On les chargea du soin de guérir les blessés qui pouvaient être guéris et d'expédier les autres par le feu, ou par le casse-tête.

Les *Autmoins* appliquèrent des vulnéraires très puissants sur les blessures des malheureux prisonniers, et leur ingurgitèrent des tisanes et des potions de simples et de racines. Un bon nombre guérirent.

Le retour dans les foyers des Iroquois, fut pour les captifs français, une odyssée de souffrances physiques et morales, que l'imagination ne saurait concevoir.

On jeta ces prisonniers, garrottés solidement, au fond des canots et l'on commença le voyage : plus de cent lieues ! Quand la flotille rencontrait des rapides, tout le monde mettait pied à terre. Les Iroquois chargeaient leurs canots sur leurs épaules et faisaient ce portage *à la file indienne,* s'appliquant à dissimuler la route qu'ils suivaient en mettant les pieds dans les mêmes traces, que le dernier de la file recouvrait de feuilles. On faisait traîner sur des tobagannes ou sur des brancards, les blessés et les bagages, par les prisonniers valides. Quand un blessé ou un infirme devenait encombrant, on l'abandonnait aux tortures de la faim et aux attaques des bêtes féroces, à moins que les Indiens ne fussent en belle humeur ; alors, ils s'amusaient à le faire brûler et à le cribler de flèches, comme une cible.

Tous les soirs, cette petite armée, profitait d'une baie bien abritée, ou d'une crique couverte de joncs épais, pour camper. Des éclaireurs fouillaient les alentours, d'autres chassaient le gros gibier et quand on était rassuré contre des surprises ou contre une poursuite, on allumait les feux sous les chaudières.

On jetait dans ces chaudières des quartiers d'ours, de caribous, de chevreuils ou de castors. Les Indiens s'allongeaient sur la mousse et mangeaient ainsi ou accroupis, tirant de la chaudière, avec leurs mains, les morceaux de viande qu'ils déchiraient à belles dents, se rassasiant, appuyés sur les coudes, dans la pose de bêtes sauvages, dévorant leur proie. Ils jetaient à leurs prisonniers, comme à des chiens, les restes

de ces festins. Souvent ils ne donnaient à ces malheureux qu'un peu de sagamité ou de farine de maïs délayée dans de l'eau.

MM. Falaise et Verchères, à peu près guéris de leurs nombreuses blessures, étaient surveillés tout particulièrement, surtout depuis que plusieurs prisonniers avaient réussi à s'échapper. En outre des quatre liens qui les attachaient en forme de croix de Saint-André et du collier qui leur fixait la tête à un cinquième piquet, on leur ceignait d'une sangle, le milieu du corps et l'on attachait l'autre extrêmité de cette courroie au poignet d'un guerrier Iroquois, qui dormait, sur le ventre, à coté de son prisonnier. Toute évasion était donc impossible.

Les cinq nations se dispersèrent le long du lac Ontario, rentrant chacune dans son canton, après s'être au préalable partagé le butin et les captifs. Les Agniers furent les premiers à abandonner la colonne, se dirigeant vers la rivière Mohawk, puis les Oneyouths, vers le lac Oneida, puis les Onnontagués qui remontèrent la rivière Oswégo, jusqu'à leur bourgade. Les Goyogouins et les Tsonnonthouans habitaient plus loin, à l'ouest du lac Ontario, près des chutes du Niagara.

Les deux officiers français avaient été, depuis la nuit du massacre, prisonniers des Onnontagués, qui les avaient captivés à la tête des rapides du Saut Saint-Louis. Ils suivirent donc, ou plutôt ils furent traînés à la suite des guerriers de cette tribu, qui remontèrent, en suivant la berge, la rivière Oswégo, dont les eaux, tour à tour impétueuses ou somnolentes, coulaient entre des rives déchiquetées. L'automne s'annonçait, par la rouille qui envahissait les masses sombres des verdures. Le soleil ne pénétrait plus à travers l'enchevêtrement des branches et le voile dense des feuillages, qu'en rayons divisés et attiédis.

Enfin, un jour, on laissa les prisonniers à leurs piquets, et les guerriers Onnontagués procédèrent à leur toilette de grand gala. Ils peignirent avec de l'ocre rouge, des figures d'animaux sur leurs corps ; les uns se teignirent le nez en bleu, les sourcils, le tour des yeux et les joues en noir, et le reste de la figure en vermillon ; les autres se tracèrent des bandes rouges, noires et bleues, d'une oreille à l'autre ; ils mêlèrent des plumes d'oiseaux et des touffes de poils d'animaux à leurs cheveux ; ils s'attachèrent des pendants aux narines et aux oreilles, des bracelets de coquillages aux poignets et aux chevilles, et se couvrirent la tête d'une épaisse couche de graisse d'ours.

Ainsi faits, ils dépêchèrent un héraut vers la bourgade pour annoncer le retour des guerriers, aux anciens, aux femmes et aux enfants, qui s'empressèrent d'accourir au devant d'eux, en poussant des cris de joie, ressemblant plutôt à des hurlements de bêtes féroces qu'à des voix humaines.

Il faisait une après-midi splendide. Une bande pourpre, posée au bas du ciel, faisait à la terre une ceinture flamboyante, qui mettait le feu à l'horizon derrière les grandes érablières. Au-dessus de cette zone incendiée, les tons roses, orangés et bleus turquoise d'un superbe coucher de soleil, s'étageaient comme des gradins de couleur, autour d'un amphithéâtre bariolé, et sur ce fond de lumière colorée, les cabanes des Onnontagués, s'élevaient en bordure sur les rives d'un lac ravissant. On laissa les canots. Les quatre cents guerriers Onnontagués, sur deux rangs, précédés de Ononkonayati, leur grand chef, marchèrent vers le village, avec la fierté de véritables conquérants. Falaise et Verchères les mains liées, suivaient avec les autres prisonniers, échus à ces Indiens.

Des enfants entouraient cette colonne, agitant en cadence, leurs *chichikoués* et mêlant les sons de ces instruments de musique, baroques, aux sons des tambours et aux cris et aux acclamations de la tribu. D'un autre côté, de vieilles indiennes, et de jeunes garçons montrant des dents aigues, comme des dents de loups-cerviers, frappaient les captifs avec des bâtons et des pierres, ou les brûlaient à leur passage avec des tisons ardents.

En arrivant aux cabanes, les malheureux prisonniers furent réconfortés par la vue d'un blanc, qu'à certaines parties de son vêtement bigarré, ils reconnurent pour un missionnaire français. C'était un jésuite, le Père Millet, arraché au supplice du feu, grâce à la pitié d'une Indienne, moins cruelle que les autres femmes de sa tribu, et qui l'avait adopté, en remplacement de son fils tué à la guerre. Le bon Père, levant les bras au ciel, bénit en pleurant les captifs poursuivis par cette meute de jeunes loups et de vieilles hyènes.

Les prisonniers furent attachés de nouveau, à leurs piquets, et abandonnés toute la soirée aux insultes et aux divertissements des vieillards, des femmes et des enfants. Les vieillards prenaient plaisir, en fumant leurs longs calumets, à saisir les mains liées des malheureux et à leur brûler les doigts et les ongles dans les fourneaux de leurs pipes, —d'autres leur arrachaient les ongles avec leurs dents, ou les brulaient avec des charbons.

Pendant ce temps là, les guerriers mirent le feu sous les chaudières et se régalèrent dans le grand " wigwam " du chef de la tribu, par un festin *à tout manger*. On y mangea trois ours, dix chevreuils, quatre caribous, et une quantité de castors, que les jeunes guerriers restés au village, avaient tués en prévision du retour de leurs anciens.

Le lendemain, le grand Conseil se réunit pour décider du sort des prisonniers. Jusque là ces malheureux avaient souffert de la faim, de la soif, du feu, avaient reçu des coups et subi tous les outrages, mais ils ignoraient encore par quel supplice les Iroquois mettraient fin à leurs tourments.

La délibération devait être courte. Le sort des prisonniers était scellé à l'avance. Déjà les femmes Indiennes, les vieillards et les enfants, tous plus cruels les uns que les autres, étaient réunis sur la place, où s'élevait le "poteau de la torture" et allumaient, tout alentour, des feux destinés à rougir les instruments du martyre.

Mais, tout à coup, ces démons, laissèrent leur travail et saluèrent bien bas à son passage une femme qui se rendait au Conseil. C'était Sianouina, la *Capitainesse* de la tribu des Onnontagués.

Un murmure d'admiration accueillit l'arrivée de la jeune veuve de l'ancien Grand Chef des Onnontagués. Tous les guerriers se levèrent et s'inclinèrent respectueusement. Elle s'avança lentement, traversant l'enceinte où siégeaient les guerriers, et se dirigea vers l'endroit qui lui était réservée.

Sianouina était vêtue d'une robe de peaux de loutres, bordée d'une large bande de martres de roches, qui tombait droit sur ses pieds. Un grand manteau de peaux de renards bleus, que retenait un fermoir de griffes d'ours, trainait derrière elle, faisant à chacun de ses pas, comme une vague, dont les ondulations l'auraient suivie. Ses bras, d'un modelé de statue antique, garnis de bracelets de dents de lynx, sortaient nus de sa tunique de riches fourrures, sans manches. Elle avait aux pieds des souliers de peaux de jeunes chevreuils, couverts de broderies de poils de porcs-épics, de couleurs très vives.

Sianouina portait les cheveux comme les femmes de la tribu des "*cheveux-relevés*", en forme de tour, dans lesquels étaient piquées des plumes d'aigles, qui la faisaient paraître encore plus grande. Elle avait un profil pur qui rappelait aux Européens, les vierges du moyen âge, plutôt que les traits des Indiens. Sianouina n'avait pas les pommettes des joues saillantes comme les femmes de sa race : au contraire, l'ovale arrondi de sa figure était parfait. Les prunelles de ses grands yeux noirs, pleins d'une flamme douce et mélancolique, semblaient regarder tout au loin, au-delà des espaces terrestres : un doux sourire, empreint de tristesse mais annonçant la bienveillance, soulevait les coins arqués de ses lèvres rouges, qui découvraient des dents admirables : elle était brune mais pas du brun des peaux-rouges, plutôt du brun doré des Espagnols.

Sianouina portait au cou un collier symbolique de *Wampum*, formé de milliers de grains de coquilles, terminé par une perle de nâcre, percée dans sa longueur ; une petite croix d'or, cadeau de la sœur Marguerite Bourgeois, était suspendue à ce *Wampum*. Quoique à peine âgée de vingt-quatre ans, la vie de Sianouina avait été mêlée à une foule d'évènements. Elle n'était pas Iroquoise de naissance ; elle était la fille du célèbre chef Huron Gaspard Soiaga Kondiaronk que les Français avaient surnommé "*Le Rat*" et les Anglais "*Atario*"; elle

était née à Michilimackinac, au point de jonction des grands lacs Michigan et Huron.

Kondiaronk, son illustre père, doué d'une grande éloquence et de beaucoup d'esprit, était certainement l'Indien le plus remarquable de son époque. Il brillait autant dans les conversations particulières que dans les assemblées publiques ; il avait fait la conquête du gouverneur-général du Canada M. de Frontenac, et du Père de Carheil, qui trouvaient beaucoup de charmes dans sa compagnie. L'estime qu'il portait à ce Père Jésuite fut ce qui le détermina, dit-on, à se faire chrétien.

Kondiaronk fut pendant plus de cinquante ans, l'arbitre des destinées de la Confédération Huronne-Iroquoise. Les soixante-quinze ans de sa vie couvrent une époque très tourmentée de l'histoire de la Nouvelle-France. La vie de cet homme d'état Indien, s'écoula dans les combats. dans les conférences, dans les traités, dans les ambassades, dans les embuscades. Jamais Sauvage ne montra plus de génie, plus de valeur, plus de prudence et plus de connaissance du cœur humain. Passionné pour le bien et la gloire de sa nation, ce fut par patriotisme qu'il rompit, avec cette décision qui compte le crime pour rien, la paix, que le Marquis de Denonville avait contractée avec les Iroquois, contre ce qu'il croyait être les intérêts de ses compatriotes (1).

Ce grand chef Huron, dans un de ses voyages à Montréal, avait confié sa fille Sianouina aux sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, pour en faire une chrétienne d'abord, et pour lui donner une éducation dont elle put faire bénéficier ses pauvres compatriotes, dans la suite.

Sianouina, par sa piété, par sa modestie, par son intelligence remarquable, autant que par sa douceur et son éclatante beauté, devint en peu de temps l'élève favorite du pensionnat. L'illustre fondatrice de la maison, la vénérable Sœur Marguerite Bourgeois, l'avait prise sous sa protection et lui témoignait une affection toute particulière.

Quelques années après, Kondiaronk, vint en ambassade à Montréal, conférer avec le gouverneur François Marie Perrot et les chefs des tribus Iroquoises, Outaouaises et Eriés.

Le gouverneur reçut ces ambassadeurs avec grande pompe et leur fit admirer les progrès étonnants que Montréal avait faits sous son administration. Kondiaronk, avait bien connu M. de Maisonneuve, l'illustre fondateur de Ville-Marie. Le chef Huron, en revoyant si belle, la ville de Maisonneuve, exprima avec vivacité les regrets que lui faisait éprouver l'ingratitude des Français, qui avaient si mal récompensé les mérites de cet homme de bien, décédé le 9 septembre 1676, neuf ans auparavant, en disgrâce à Paris.

(1) Garneau—Histoire du Canada, vol. II, p. 158.

Le Pensionnat des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, dont la réputation grandissait tous les jours, fut visité par les chefs Indiens, curieux de voir de près ces "*femmes Vierges*" dont les vertus étaient connues jusque dans le fond de leurs bourgades.

Sianouina, devenue une jeune personne accomplie, fut désignée pour souhaiter, en langue indienne et en français, la bienvenue au gouverneur et aux grands chefs, revêtus de longues robes de castor, la tête ornée de plumes d'aigle, le cou, les bras et les jambes, couverts de colliers de porcelaine, de broderies, de rassades, de Wampums et de bracelets.

Kondiaronk reçut les félicitations de ses collègues, sur les grâces et l'éclatante beauté de sa fille, qui avait acquis une distinction et un charme particulier, au contact des jeunes élèves appartenant aux familles les plus distinguées de la société française.

Le grand chef des guerriers de la puissante nation des Onnontagués, un jeune Iroquois, déjà célèbre dans les cinq cantons, par sa valeur, devint à première vue, éperdument amoureux de la fille de Kondiaronk. Avant la fin des négociations, Anéréouataré, ce chef Iroquois, demanda Sianouina en mariage, à son père, et suivant l'usage, accompagna sa demande d'un riche présent, consistant en fourrures.

Kondiaronk, persuadé que cette alliance offrait des avantages en assurant aux Hurons l'amitié du chef de la redoutable tribu des Onnontagués, accepta le présent. D'après les coutumes indiennes, cette acceptation décidait le mariage ; Sianouina devait épouser l'Onnontagué.

La fille de Kondiaronk pleura toutes les larmes de ses yeux ; elle se jeta aux pieds du farouche chef Huron le priant, l'implorant de ne pas la sacrifier à des calculs de cette nature et demandant à son père de la laisser encore sous les soins des bonnes religieuses. Kondiaronk, invoquant des raisons d'état, fut inflexible.

Les conditions d'une paix, qui ne devait pas durer, ayant été arrêtées et signées par les ambassadeurs, Kondiaronk retira Sianouina du pensionnat, où, depuis quatre ans, elle avait acquis toutes les grâces, et brillé de toutes les vertus. Les adieux de Sianouina à la sœur Marguerite Bourgeois et à ses compagnes auraient pu attendrir des tigres mais non des peaux rouges. On partit pour le village d'Onnontagué où devait se célébrer son union.

Le retour fut rien moins que gai. Tomber de la civilisation raffinée de la société canadienne dans les superstitions grotesques, enfantines souvent, mais toujours cruelles de ces peuplades barbares et payennes, fut pour l'âme délicate de Sianouina, le sujet d'une profonde affliction. Enfin, avec l'aide de la prière, elle surmonta les dégoûts qui

s'emparaient d'elle, et attendit le jour de son hymenée avec une résignation toute chrétienne.

Après un voyage d'un mois, on arriva au village de la tribu des Onnontagués. Kondiaronk et cent guerriers de son escorte, accompagnèrent Sianouina, qui obtint de l'amoureux chef Iroquois, de faire bénir leur union par le Père Lamberville, de la société de Jésus, alors en mission dans le canton.

Le soir du mariage, un festin réunit les Hurons et les Iroquois dans le Wigwam du grand chef, dont les murs et le sol disparaissaient sous des amas de fourrures rares et précieuses. Ce banquet, auquel Sianouina et ses femmes n'assistaient pas, se prolongea fort avant dans la nuit, et se termina par des chants. Les Hurons et les Iroquois se détestaient à mort, depuis un grand nombre d'années, mais se faisaient hypocritement bonne figure, en certaines occasions, sans oublier leur haine féroce. Entre ces nations, la hache de guerre, malgré les traités, n'était jamais sérieusement enterrée : à peine était-elle recouverte de feuilles.

Un chef Huron chanta les faits d'armes de sa race : il exalta la valeur des guerriers de sa tribu et fit l'apothéose de son propre père, qui avait été tué dans un combat par les Iroquois, mais non sans avoir, au préalable, massacré beaucoup de guerriers de cette nation.

Anéréouataré, se levant à son tour entonna un véritable chant de guerre qu'il termina en se glorifiant d'avoir pris part au combat que venait de célébrer le dernier chef Huron et d'y avoir tué lui-même, de sa propre main, ce père, dont il venait de chanter la mémoire.

A ces mots provocateurs, le Huron pris de fureur, se leva et se précipitant sur le mari de Sianouina, lui cassa la tête d'un coup de tomahawk et l'abattit mort à ses pieds. Kondiaronk et les chefs des deux nations, frappés de stupeur, réussirent avec beaucoup de peine à empêcher une mêlée générale. On s'empara du meurtrier qui fut attaché à cinq piquets jusqu'après les obsèques d'Anéréouataré. Le grand Conseil devait décider ensuite de son sort.

Sianouina mariée dans la journée, était veuve dans la soirée, avant d'avoir connu les surprises du mariage. On fit des funérailles splendides au chef Iroquois, suivant les coutumes de la tribu. Kondiaronk y trouva occasion de faire un grand discours, tout à la paix.

Le châtiment du meurtrier fut horrible. On étendit le corps de Anaréouataré sur des claies, au-dessous desquelles l'assassin fut lié, de manière que les chairs putréfiées qui se détachèrent du cadavre, tombaient sur lui.

Il ne put même obtenir que le plat contenant sa nourriture, ne fut pas exposé à recevoir ces restes dégoûtants.

Il demeura en cet état jusqu'au jour où Sianouina obtint du Conseil des Anciens, une commutation de peine en faveur de son malheureux compatriote (1).

Sianouina en épousant le grand chef des Onnontagués avait été reconnue et acceptée comme " *Capitainesse* " de cette nation. Condamnée par son nouvel état à vivre avec les Onnontagués, elle demanda et obtint la garde du feu de la tribu, pendant son veuvage. Une des grandes inquiétudes des Indiens était de conserver le feu du village. Sa garde en était toujours confiée à la femme d'un chef qui devait l'entretenir ; elle se servait à cette effet, d'une grosse bûche de sapin qu'elle couvrait de cendres ; si elle le conservait pendant trois lunes, le feu devenait sacré et la gardienne recevait de grands honneurs ; elle avait le droit de paraître dans l'assemblée des guerriers, où chacun, après avoir allumé son calumet au foyer, devait, en signe de respect et de reconnaissance, lui lancer une bouffée de fumée au visage (2).

Depuis la mort de son mari, Sianouina avait donc conservé la garde du feu de la tribu et à la grande admiration des Onnontagués, elle l'avait toujours, sans interruption, entretenu vif et clair, jusqu'au jour de l'arrivée de MM. de Falaise et de Verchères, dans la bourgade. Elle prenait toutefois, rarement part aux délibérations du Conseil : mais ce jour-là, Sianouina se décida à faire tous ses efforts pour empêcher de nouveaux sacrifices humains.

Lorsque la Capitainesse entra au Conseil, il était temps. On allait prononcer la condamnation des captifs et ordonner qu'ils fussent attachés au poteau de la torture et abandonnés à la férocité de toute la tribu.

Sianouina se leva et promenant ses beaux yeux voilés de tristesse sur l'assemblée des anciens et des guerriers, elle prononça, d'une voix chaude et bien timbrée, le discours suivant :

Sagamos, Sachems, chefs et guerriers Onnontagués ! !

" Votre cœur restera donc toujours fermé aux sentiments de magnanimité que l'on devrait attendre de guerriers valeureux comme vous ? N'avez-vous pas assez massacré de visages pâles pour montrer maintenant un peu de générosité dans votre triomphe ? Vous avez fait des pertes douloureuses parmi les plus vaillants de notre nation. Ne croiriez-vous pas honorer davantage la mémoire de ces illustres morts, en les rempla

(1) Ferland—Cours d'Histoire du Canada, page 108.

(2) Ferland—Cours d'Histoire du Canada, p. 12.

çant à vos foyers et dans vos rangs, par l'adoption des prisonniers, au lieu de les immoler à votre vengeance ?

Onnontagués !

Deux grandes nations se disputent notre alliance et notre territoire. Nous gênons les blancs dans leur expansion coloniale. Ces visages pâles veulent nous faire disparaître de la surface de l'Amérique. Ils nous arment les uns contre les autres et lancent les tribus des Agonnonsionnis (Iroquois) contre celles des Wendats (Hurons) et ceux-ci contre les autres nations. Ils emploient les Indiens comme des limiers, et les dressent à la chasse à l'Indien afin de les faire se décimer entre eux. De plus, les Anglais disent que " le meilleur Indien, c'est l'Indien mort " et ils offrent cinquante louis de récompense au soldat qui tue un Indien dans les bois, comme une bête féroce. Les Français, plus humains accordent une prime de vingt écus pour un Iroquois pris vivant, (Bancroft), afin de le convertir au christianisme. Nous sommes donc traqués de tous côtés.

Onnontagués ! Il est temps d'enterrer à tout jamais, la hache de guerre, si vous ne voulez pas disparaître comme nation. Vous n'avez aucun besoin de luttes pour agrandir un territoire dont vous ne connaissez pas les limites. Ce n'est donc que pour assouvir votre férocité naturelle et pour tirer vengeance de vieilles injures, que vous êtes allés à quatre cents milles de vos foyers, massacrer et brûler deux cents Français.

Vous êtiez partis quinze cents guerriers, et vous ne revenez que quatorze cents.

Et vous triomphez, au lieu de pleurer ! Et vous voulez encore attacher, au poteau de la torture, les prisonniers que vous avez ramenés ? Mais, malheureux Onnontagués ! Annonthio remplacera ces deux cents colons par un millier d'émigrants de France dès le mois prochain. Et vous, où allez-vous recruter ? vous êtes condamnés à pleurer vos chefs morts, sans pouvoir les remplacer, si ce n'est par l'adoption des prisonniers.

Entendez-vous le bruissement des flots ? c'est le Dieu de l'onde qui gémit. Ecoutez le murmure des feuilles et le souffle du vent ; c'est l'haleine de vos morts qui passe. Si vous aviez le bonheur, ô Onnontagués, de connaître les vérités de la religion et si vous aviez été régénérés par les eaux du baptême, comme votre ancien chef Garagonthié, votre cœur s'ouvrirait aux sentiments élevés de la charité et de la générosité des chrétiens. Avant de commettre des actes de cruauté barbare comme ceux que vous affectionnez, vous diriez alors

avec votre chef Ononkonoya à ses guerriers : " Mes frères ! si nous voulons commettre une telle lâcheté, attendons au moins que le soleil soit sous l'horizon afin qu'il ne la voie pas " (1).

Encore dix victoires comme celle ci, et la race des Agononsionnis aura disparu.

Sachems, Sagamos, chefs et guerriers !

"La loi de la nation permet à un chef d'arracher au poteau de la torture les prisonniers qui lui plaisent. Apprenez donc que MOI, Sianouina, veuve du grand chef de guerre Anéréouataré, capitainesse des Onnontagués, héritière des Wendats, fille de Soiaga Kondiaronk, leur chef auguste, gardienne du feu sacré de la tribu, j'adopte aujourd'hui les femmes, les enfants et les deux officiers français que vous avez ramenés captifs de votre expédition en Canada. Vous ne les torturerez donc pas. Ils sont à moi. J'ai dit."

Sianouina, après ce discours, reprit son siège, au milieu des applaudissements du Conseil. Le grand chef civil, Ononkonayati, se levant alors prononça ces paroles : " Mes frères ! Suivant la loi de notre tribu, les captifs réclamés par notre illustre capitainesse sont libres et deviennent sa propriété — à partir de ce moment, ces Français font partie de notre nation. Nous espérons qu'ils abandonneront tous leurs anciens souvenirs, surtout ceux de leur pays, si profondément gravés dans le cœur des Français, pour se dévouer à leur nouvelle patrie. Qu'on les délivre de leurs liens et qu'on les rende à la liberté. Ils sont la propriété de Sianouina, la capitainesse." Puis se tournant vers cette dernière, le grand chef continua : " Ma sœur ! vous parlez comme votre père, l'éloquent Soiaga ; la raison coule de votre bouche comme l'eau cristalline d'une source pure, sous les fleurs printannières. Le conseil est heureux de se rendre à votre avis et vous approuve en tout ; j'ai dit."

Autant fut grande la fureur de la populace iroquoise, qui attendait les captifs, près des feux et des poteaux de la torture, autant, pour le moins, fut grande la joie des pauvres malheureux Français, en apprenant, par le héraut de la tribu, la nouvelle de leur délivrance. Le bon Père Millet détacha leurs liens en pleurant de joie et leur apprit qu'ils devaient leur salut à l'héroïque Capitainesse Sianouina. Les captifs demandèrent à être conduits de suite auprès de leur libératrice afin de lui exprimer leur gratitude et leur reconnaissance.

(1) Bibeau—Le Panthéon Canadien, p. 208.

Les Français furent agréablement surpris de se trouver en présence d'une Indienne d'une grande beauté, d'une suprême élégance, portant ses riches vêtements de fourrures comme une reine et parlant un français très pur.

Le lieutenant de Falaise s'était chargé du soin de parler au nom de ses compagnons ; il le fit en des termes choisis, et comme ses paroles venaient du cœur, il fut très éloquent.

La Capitainesse reçut ses remerciements avec modestie, puis leur serrant effectueusement la main à tous, elle les assura de sa protection. Elle leur exprima ses vifs regrets de les voir dans une condition aussi malheureuse. Elle leur conseilla de se mêler intimement aux Onnontagués dont ils faisaient partie, momentanément, ajouta-t-elle en souriant. Elle reprit : " Comme le travail est en horreur chez mes pauvres compatriotes, vous n'aurez pendant cet hiver qu'à prendre part aux chasses des Iroquois, à leur jeux et à leurs festins. Cependant, l'horizon politique est gros de menaces. Nous aurons peut-être la guerre avec des tribus voisines ou avec les Français, car les Anglais d'Albany intriguent fortement pour y pousser les Cinq Nations. Que Dieu nous en préserve. J'aime tant la France ! dit-elle, en soupirant. Vous aurez pour logement des cabanes situées à une petite distance de la bourgade, près d'un lac très poissonneux et dans un pays fort giboyeux ; vous y vivrez à votre guise. Je vais vous faire distribuer des armes, et dès demain vous aurez à pourvoir à votre subsistance. Le bon, l'excellent Père Millet vous aidera de ses précieux conseils et vous consolera dans vos moments d'affliction."

Falaise était resté debout, en présence de cette Indienne, tête-nue, bouche bée, en admiration devant cette jeune femme, d'une si grande beauté, parlant avec tant de sagesse et perdue dans cette bourgade de sauvages barbares. Ils se retirèrent très réconfortés de cette audience, enchantés de leur protectrice. Ils se rendirent à leur campement, où le Père Millet les aida à s'installer. On leur distribua des peaux de loutres, de castors et d'élans pour se couvrir et quelques sacs de maïs pour se nourrir.

Le jeune de Verchères était enthousiasmé de l'aventure. Avec l'insouciance de son âge, dix-huit ans, il voyait tout en rose. L'allégeance aux Onnontagués lui pesait peu et il se voyait libre maintenant de choisir le moment de son évasion.

Ils passèrent l'hiver, comme Sianouina le leur avait fait pressentir, en festins "*à tout manger,*" à vider des chaudières de sagamité, de caribous, d'ours, de castors, et en parties de chasses, montés sur des raquettes et chaussés de mocassins.

Verchères, avec son entrain et sa belle humeur, devint le favori de la tribu. Doué d'une force herculéenne, très adroit à tous les

exercices du corps, il dépassait les Indiens à la course, se faisait un jeu d'arrêter un ours dans sa fuite en lui plantant son couteau dans la gorge, et revenait chargé de butin à chaque excursion. Il n'y avait qu'un aliment auquel son estomac ne put jamais s'habituer : c'était la chair de chien. Les chefs invitaient souvent Falaise et Verchères à festoyer avec eux et voulant les régaler, leur offraient à chaque repas, un énorme chien rôti ; ce mets était considéré par les Hurons et par les Iroquois comme le *nec plus ultra* de leur cuisine bourgeoise.

Verchères était devenu l'ami intime d'un guerrier, l'heureux possesseur d'un fusil de chasse de fabrique anglaise, dont le canon le dépassait, en hauteur, d'un bon pied. C'était l'ambition de tous les Indiens de posséder une arme à feu.

Le colonel Dongan qui avait précédé le chevalier Andros dans le commandement de la Nouvelle-York, et les marchands hollandais de Manhatte profitaient de ces désirs impétueux pour faire de bonnes affaires (1). Ils échangeaient des flingots à pierre, possédant des canons, longs comme des jours sans pain, contre les fourrures les plus précieuses. L'échange se faisait d'une manière curieuse : on plaçait le fusil debout, la crosse appuyée sur le sol. L'Indien empilait ses fourrures auprès de ce canon qui n'en finissait plus ; quand la masse de pelleteries atteignait la hauteur de la bouche de ce gigantesque fusil, l'arme à feu lui appartenait. Il l'avait bien payée !

Les Onnontagués se reposèrent comparativement pendant les mois suivants, montrant assez de sagesse pour résister jusqu'au printemps, aux ambassades des nations voisines et aux sollicitations du chevalier Andros, qui leur offrait des armes pour combattre les Français de nouveau, en leur garantissant la protection du roi d'Angleterre, son maître.

Le premier soin de M. de Frontenac, en reprenant les rênes du gouvernement de la Nouvelle-France, avait été de venger le massacre de Lachine, que l'on accusait les Anglais d'avoir fomenté. Il lança trois expéditions en plein hiver. La principale était composée de deux cents Canadiens qui firent plus de quatre cents milles, à la raquette, chargés de vivres et d'objets de campement, dans les neiges et les glaces, pour atteindre la Nouvelle-York. Ces héros, commandés par MM. d'Aillebout, Lemoyne de Sainte-Hélène, d'Iberville, Lebert du Chêne et de Montigny, (qui y fut sérieusement blessé), fondirent, dans la nuit du 8 février 1690, sur le gros bourg de Schenectady, où ils passèrent près de quatre cents personnes au fil de l'épée.

Pendant ce temps nos deux amis passaient les longues soirées d'hiver à fumer des calumets dans les wigwams des Onnontagués, en apprenant la langue Iroquoise. Ils étudiaient les mœurs et les coutumes de ces Sau-

(1) Benjamin Sulte - Histoire des Canadiens-Français.

vages du nord de l'Amérique, dépourvus de la flamme et de l'étincelle géniales qui distinguaient les autres races Indiennes de l'Amérique centrale et méridionale (1). Les Aztèques du Mexique et les Péruviens gouvernés par les Incas, laissèrent derrière eux, des villes, des temples, des routes, des vases, des habits, des institutions politiques et religieuses, une espèce d'écriture et une architecture remarquable, qui témoignaient du degré de civilisation qu'ils avaient atteint. Les Peaux-rouges appartenaient à une race nomade, vivant au jour le jour, de chasse, de pêche et d'un peu de maïs, sans traditions, non seulement sans littérature et sans monuments, mais ignorant même l'art de conserver et de reproduire leurs légendes par des hiéroglyphes grossiers. Ces Indiens n'avaient dans le passé, aucune de ces attaches séculaires qui prêtent aux contrées Européennes et Asiatiques leur poésie et leur charme légendaire. Ces tribus Indiennes, quoique se rapprochant physiquement de la race blanche en semblaient plus éloignés intellectuellement que certaines peuplades du centre de l'Afrique. Ces dernières ont des dynasties régnantes ; elle fondent des villes baroques, bizarres, grotesques si l'on veut, mais qui possèdent une espèce d'histoire, écrite sur leurs palais et leurs cases en torchis ou en pisé, sur une pierre grossièrement sculptée, sur une pyramide informe ou sur un tas de cailloux. Les Indiens du Nord de l'Amérique n'offraient rien de cela, rien, rien : pas un tumulus, pas une pierre levée, pas un monument primitif. L'idée religieuse leur manquait presque totalement avant l'arrivée des Jésuites parmi eux.

Et, cependant, les Indiens étaient très courageux et montraient, à la chasse et à la guerre, une finesse que peu de blancs auraient pu égaler. Il surgissait spontanément de temps à autre, parmi ces sauvages, des personnages extraordinaires, qui auraient fait honneur aux races européennes les plus civilisées, tels que Pontiac, Kondiaronk, Sianouina, sa fille, Catherine Tagakouita, la sainte, Brant, Téganissorens, Piskaret, Tékumseh et cent autres.

Les barbares de tous les pays avaient des ambitions ; ils guerroyaient pour faire du butin, pour agrandir leurs territoires, pour une idée politique ou religieuse, tandis que le peau-rouge faisait la guerre, pour se venger d'une offense imaginaire, pour tuer, pour brûler, pour le plaisir de se repaître des souffrances qu'il infligeait à ses prisonniers, quand le prurit du carnage le prenait. En temps de paix, l'Indien s'abrutissait davantage : pas une pensée noble ou élevée ne germait dans ces cerveaux dévorés par un orgueil stupide, consistant à endurer des douleurs physiques incroyables, sans se plaindre.

(1) Lire dans La Revue Nationale, numéros d'août et septembre, la remarquable étude de M. Alphonse Gagnon : "Ethnographie Mexicaine."

Ces Indiens haïssaient encore plus l'Anglais que le Français; cependant, ils ne songèrent jamais à se confédérer pour repousser, hors de l'Amérique, ces deux nations également envahissantes. Jamais un Indien ne pensa, pendant cette période d'extermination, à prêcher "la guerre sainte." Ils se divisèrent et vendirent leur alliance aux gouverneurs des deux colonies rivales, qui les firent s'entre-tuer.

Tout en faisant ainsi des études ethnographiques, Falaise se complaisait dans la société de Sianouina. Il lui découvrait des qualités nouvelles tous les jours. Le charme de sa conversation, les grâces exquises de sa personne ravissaient le lieutenant français, qui, insensiblement, devint fort épris de la belle capitainesse.

Falaise et Sianouina faisaient souvent de longues promenades sous les grands pins chevelus, ou dans les bruyères, respirant à pleins poumons, l'air embaumé par les senteurs balsamiques des forêts voisines. Ils rentraient de ces excursions, au coucher du soleil, portant de brassées de plantes vertes, de fougères aux fines dentelles, de ces délicates orchidées, que dans les campagnes du Canada, on appelle, "Sabots de la vierge," de branches d'arbustes chargées de baies rouges et des dernières fleurs des champs, le tout empruntant à l'éblouissante flore d'automne, les tons les plus riches et les nuances les plus tendres de la divine palette du Créateur.

Un soir du mois d'avril, ils rentraient ainsi d'une de ces courses sentimentales, sous bois, les joues empourprées par l'air vif et sec, coiffés de toques de renards noirs et argentés, chaussés de raquettes, marchant allègrement sur le moëlleux tapis de neige qui recouvrait encore la terre. Ils longeaient la berge de la rivière, en pleine débâcle, entre le lac Gannantaha et la bourgade. Sianouina avait raconté à Falaise, les jours de bonheur qu'elle avait passés au pensionnat des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame à Montréal. Ses yeux s'emplissaient de larmes, sa voix était émue en rappelant ces heures délicieuses. Sianouina interrogea Falaise sur ses anciennes compagnes dont plusieurs étaient alliées à sa famille, sur les bonnes religieuses, sur la Révérende Sœur Marguerite Bourgeois, sur des amis de son père. Elle s'enquit tout particulièrement de l'œuvre de Mlle Mance ; elle admirait l'idée qui avait présidé à la fondation de l'Hôtel-Dieu et elle applaudissait au courage des jeunes personnes qui, par charité chrétienne, disaient adieu au monde pour se dévouer aux soins des malades.

Ces souvenirs rendaient Sianouina rêveuse et mélancolique.

Falaise, l'entendant soupirer, lui dit : Ne regrettez-vous pas Montréal et cet heureux temps, Sianouina ?

— Hélas ! mon ami : pardonnez à ma faiblesse. J'ai tort, je le sais, de m'arrêter à ces réminiscences et de laisser voir des regrets. J'en demande pardon à Dieu ; comme chrétienne, je sais que je dois me

résigner au sort qu'il a plu à la Providence de me réserver ; mais que voulez-vous ? Lorsque je compare l'existence tourmentée qui est mon partage, obligée de vivre au milieu de peuples barbares et païens, ne respirant que guerres et massacres, avec l'existence pieuse que mènent les femmes françaises au Canada, je me prends à soupirer, je l'avoue. Ce dont je souffre le plus dans ma condition actuelle, c'est la difficulté d'accomplir mes devoirs religieux et la privation des consolations de la religion. L'avenir m'effraie ! La guerre éclate de toutes parts ; je crains de manquer du courage et de la force nécessaires pour accomplir la mission que Dieu m'a réservée en ce pays perdu.

Falaise, prenant la main de la jeune Indienne, lui dit tendrement : Sianouina ! il ne tient qu'à vous d'abandonner cette bourgade et de retourner en Canada, y retrouver les compagnes de votre enfance, y jouir de la société des femmes françaises, que vous égalez par la grâce, par les talents, mais que vous éclipsez par votre incomparable beauté.

Sianouina, retirant sa main, répondit avec tristesse : " Ah ! vous êtes bien Français. Je me souviens : j'avais douze ans ; j'accompagnais un jour mon père au château Saint-Louis, à Québec, où le gouverneur général, M. de Frontenac, nous avait invités ; il y avait brillante fête, et tous les jeunes seigneurs de la suite du gouverneur parlaient aux femmes, qu'ils voyaient pour la première fois, dans les mêmes termes que vous venez de le faire à une pauvre Indienne."

" Non ! Sianouina, répondit Falaise : ce n'est pas par galanterie banale, ni par légèreté que je vous parle ainsi. Depuis que j'ai eu le bonheur de vous rencontrer, j'ai appris à connaître votre noble caractère et à admirer les précieuses qualités que vous déployez dans le milieu où vous vivez. C'est grâce à votre héroïque charité si j'existe encore. Sianouina, je vais vous faire un aveu que mon cœur ne saurait vous taire plus longtemps. Je vous aime ! Sianouina ! voulez-vous être ma femme ? On m'a désigné pour prendre le commandement des troupes en Acadie. Si vous consentez à partager ma modeste fortune et ma carrière d'officier, vous me rendrez le plus heureux des hommes. Je consacrerai toute ma vie à faire votre bonheur. Dites, ma chère Sianouina, le voulez-vous ? "

La jeune Capitainesse, après un long silence, répondit d'une voix basse, que l'émotion faisait trembler. — " Je crains M. de Falaise, que vous ne preniez la voix de la reconnaissance pour la voix du cœur. Je vous ai rendu un service, dites-vous, en empêchant comme chrétienne, mes compatriotes de vous mettre à mort ; vous m'en remerciez en m'offrant votre main et en m'invitant à partager votre existence. Vous êtes un galant homme et un noble caractère ; mais je ne peux accepter un tel sacrifice ; la fille de Kondiaronk ne saurait épouser un brillant seigneur français."

— "Quoi ! Sianouina, reprit Falaise, vous ne voyez donc pas que je meurs d'amour pour vous ! Ignorez-vous que j'ai refusé dix chances de m'évader pour rester près de vous, pour vous voir, pour vous entendre, guettant une occasion favorable de vous faire l'aveu de cet amour. Oui ! Sianouina, je vous aime. Si vous refusez de fuir avec moi, exprimez-en le désir, et nous allons faire bénir notre union par le Père Millet ou par le Père Lamberville attendu sous peu. Plûtôt que de vous perdre, Sianouina ! je me ferai Onnontagué et je resterai près de vous."

La belle Indienne, très émue, convaincue de la sincérité des sentiments du jeune Français, lui répondit : " Laissez-moi réfléchir ; je vous ferai connaître mes intentions dans quelques jours !

On arrivait à la bourgade, où des centaines de petites colonnes de fumée s'élevaient en spirale comme autant de panaches blancs, au-dessus des wigwams, percés par le haut, dans le double but de laisser entrer un peu de lumière et de laisser échapper beaucoup de fumée.

Falaise accompagna Sianouina jusqu'à la porte de sa cabane, où, sans échanger une parole, ils se serrèrent silencieusement la main en se séparant.

En rentrant dans son wigwam, Falaise trouva Verchères fort préoccupé, en train d'exposer un plan d'évasion au Père Millet, qui, lui, ne songeait nullement à s'évader ; au contraire, sa qualité nouvelle d'adopté par la tribu lui donnait trop de liberté d'enseigner les vérités de la religion pour qu'il songeât à déserter ce champ de labeur. Il faisait des prosélytes et catéchisait. Déjà, il avait administré le baptême à plusieurs guerriers et à la vieille Indienne qui avait retardé l'heure de son martyre, disait-il en souriant. Les chefs l'avaient pris en haute estime et admiraient la sagesse de son enseignement et des bons conseils qu'il donnait aux jeunes guerriers.

Verchères reprit son exposition et développa son plan à Falaise. Celui-ci lui répondit : " Je vous approuve mon jeune ami. Partez, rejoignez votre régiment. Quant à moi, je ne suis pas encore prêt. Je partirai plus tard."

Verchères et le Père Millet se regardèrent étonnés, n'en pouvant croire leurs oreilles. " Qu'est-ce à dire, s'écria Verchères ? C'est vous, le vaillant lieutenant des troupes de Sa Majesté le roi de France, le brave chevalier de Falaise, qui refusez de venir prendre votre place à notre tête, quand la guerre éclate de nouveau avec fureur entre la France et l'Angleterre ? Parlez, de grâce ! expliquez-vous ! "

" Accablez-moi, mon ami, répliqua Falaise ; vous avez raison, je perds la tête : j'oublie momentanément mes devoirs envers mon roi, envers ma patrie ; mais j'attends, dans quelques jours, une réponse qui décidera de ma conduite à venir. J'aime Sianouina passionnément. Je

viens de lui en faire l'aveu. Je désire l'épouser à Montréal, si elle consent à s'enfuir avec nous. Si elle refuse, je reste près d'elle."

Après cette confession, nos trois amis gardèrent un silence contraint et embarrassé. Le Père Millet sortit et regagna sa cabane, laissant les deux officiers à leurs réflexions.

Huit jours s'écoulèrent. Le printemps s'avançait très hâtif. La sève faisait craquer l'écorce des arbres sous l'action bienfaisante du soleil ; les Indiens pratiquaient déjà des entailles au pied des grands érables et recueillaient dans des augets en bois, au moyen de petites canules, la sève qui coulait de la blessure faite à l'arbre, goutte à goutte claire comme de l'eau de roche. Ils allumaient de grands feux sous les chaudières remplies de cette *eau d'érable*, et après une ébullition de quelques heures, l'évaporation laissait un sucre de couleur brune et d'une saveur très agréable. Les bourgeons se montraient dans les forêts. Tout annonçait une prochaine frondaison.

Falaise sortit peu de son wigwan pendant la semaine qui suivit cette explication et Verchères évita de lui parler de son évasion et de Sianouina. Le matin du huitième jour, un petit Indien vint au campement des officiers Français et leur annonça que la Capitainesse désirait voir " le chef."

Le lieutenant se rendit à cet appel, le cœur serré, anxieux. Il pénétra dans la grande cabane toute tendue de peaux, qu'occupait Sianouina. Elle n'était pas seule. Deux femmes Iroquoises vaquaient aux soins du ménage. Sianouina tendit la main à Falaise, et l'invitant à s'asseoir sur une peau d'ours, lui dit : — Nous pouvons parler devant ces femmes, elles n'entendent pas le Français. — Elle était pâlie et ses beaux yeux étaient entourés d'un cercle de bistre.

Sianouina, prenant la parole, dit à Falaise, sans préambule : " J'ai beaucoup réfléchi depuis notre entrevue. J'ai prié Dieu de m'éclairer et de m'inspirer avant de prendre une résolution qui devra influer sur notre bonheur futur. La guerre est rallumée avec plus de fureur que jamais entre les colonies anglaises et françaises. M. de Frontenac, en reprenant les rènes du gouvernement à Québec, a lancé des expéditions dans toutes les directions, et l'une d'elles est venu ensanglanter la Nouvelle-York, et massacrer la population de Schenectady, tout près de notre territoire. Un messager de mon père m'a apporté des nouvelles navrantes. Les Hurons, les Outaouais, les Eriés et même la Confédération iroquoise déterrent la hache de guerre, indécis encore de quel côté ils se rangeront. Je sais qu'ils penchent malheureusement pour l'Anglais. Quel sera le résultat de ce soulèvement ? Dieu, qui dirige tout, seul le sait. Vous ne pouvez donc plus demeurer ici. Il faut que vous alliez rejoindre les vôtres. Mon père m'informe qu'un convoi de cent dix canots, portant pour une valeur de plus de cent

mille écus de pelleteries, est en route pour Montréal, venant du grand entrepôt du lac Supérieur, escorté par trois cents guerriers (1).

Nous allons partir et joindre, à l'embouchure de la rivière Oswégo, la flotte des canots qui devra passer sur le lac Ontario dans une quinzaine de jours. Nous gagnerons Montréal de concert avec eux. Là, ajouta Sianouina, en souriant à Falaise qui avait peine à contenir sa joie, je vous donnerai la réponse que vous attendez de moi.

"Oh ! Sianouina, ma douce fiancée," dit le jeune officier en s'agenouillant devant la belle Capitainesse et couvrant ses mains de baisers, — "vous comblez tous mes vœux et vous me rendez le plus heureux des hommes."

Sianouina, éloignant doucement Falaise, reprit: — "Je consens à partir avec vous pour Montréal, à la condition expresse que vous ne me parliez pas de votre amour pendant tout le voyage; me le promettez-vous?" Falaise acquiesça, à ces conditions, eninclinant la tête.

"Maintenant que nous sommes d'accord," dit en souriant avec tendresse Sianouina, "il faut user de ruse pour tromper la vigilance des Onnontagués. Gardons secret notre projet. Vous n'ignorez pas que dans les tribus huronnes et iroquoises les songes ont une influence extraordinaire sur nos pauvres Indiens, qui ont même institué une fête des songes ou *du renversement des cervelles*, comme ils appellent ces bacchanales. Il faut donc profiter de leur superstition et les mettre à contribution pour assurer notre fuite. Dieu nous pardonnera, j'espère, ces supercheries en considération du bien que nous avons en vue. Nous tâcherons d'expier ces forfaits à Montréal."

Voici le plan qu'ils arrêtèrent. Verchères aurait un songe. Il devrait voir des troupeaux et des bandes de chevreuils, de caribous, d'orignaux et de castors se diriger vers l'embouchure de la rivière Oswégo. Il devait ensuite, au moyen de l'interprète, communiquer ce songe au Grand Chef civil des Onnontagués. Ce dernier considèrera ce songe comme la parole de l'âme de Verchères, manifestant ses désirs innés, le recevra comme des ordres et des arrêts irrévocables qu'il n'est pas permis de mépriser et dont on ne doit pas différer l'exécution. Tous les membres de la tribu seront tenus de prêter leur concours au songeur et mettre toutes leurs ressources à sa disposition.

Le jeune de Verchères ne se possédait pas de joie, en apprenant le beau rôle qui lui était réservé dans cette comédie héroï-comique. Le lendemain, bien en possession de ce rôle, il se présenta chez le Grand Chef, s'étant fait une tête et composé une figure qui annonçait bien le *renversement de sa cervelle.* Il raconta au chef la chasse mirobolante

(1) Garneau—Histoire du Canada, vol. II, p. 63.

qu'il avait vue en rêve du côté du lac Ontario, et dans laquelle la tribu avait fait des hécatombes de gibier.

Le chef le reçut avec bonté et l'écouta avec un intérêt mêlé d'admiration pour avoir été ainsi choisi pour recevoir les communications des *Manitous*. Suivant les prévisions de Sianouina, il fit convoquer le Grand Conseil des Sachems et des Sagamos et leur offrit un festin où on ne servit que de la chair de chiens engraissés pour ces occasions, et bouillis dans de grandes chaudières.

Il fallait obéir immédiatement aux esprits, sous peine de voir s'enfuir ce gibier chez les ennemis. D'autant plus, la saison était tellement avancée, que sans ce songe, c'eût été folie de partir pour une chasse qui ne se fait ordinairement qu'en hiver. On convoqua donc le ban et l'arrière ban des guerriers Onnontagués et l'on fixa le dèpart pour le surlendemain, remettant au retour les jeûnes et les festins qui auraient dû précéder ces agapes cynégitiques.

La Capitainesse signifia son intention de suivre la chasse ; elle invita publiquement les deux officiers français à monter dans son canot. Elle y fit déposer des provisions et leurs fourrures de gala, le tout abrité des regards sous une épaisse couche de joncs. Elle amenait aussi une vieille Indienne, dévouée jusqu'à l'adoration, et deux rameurs hurons qu'elle avait autrefois sauvés du feu.

On partit, cent canots, hommes et femmes : les guerriers pour tuer le gibier, les femmes pour le porter et le sécher. La flottille descendit l'Oswégo jusqu'à son embouchure. Les chasseurs mirent pied à terre et commencèrent à construire sur la rive gauche, autour d'une grande savanne, une longue clôture d'abatis, en ayant le soin de laisser, de distance en distance, des passages où étaient tendus des lacets fortement attachés à des piquets. Entrant dans l'espace ainsi enfermé, les chasseurs poussaient de grands cris : les caribous effrayés se précipitaient vers les ouvertures ainsi ménagées et allaient se prendre aux lacets, où les Indiens les tuaient à coups de flèches.

Cette chasse devait durer plusieurs jours. Les chasseurs étaient dispersés et chacun devait s'arranger comme il l'entendait pour son campement. Sianouina, sa suivante, nos deux amis et les rameurs se retrouvèrent à la tombée de la nuit, près de leur grand canot. Ils y montèrent sans bruit et se dirigèrent à l'aviron, vers le lac, où ils se mirent à l'abri dans une petite baie.

L'étoile de la mer veillait sur eux : la lune sortait du lac Ontario et s'élevait majestueusement dans le ciel, éclairant d'une lumière douce et pâle toute la surface de cette mer intérieure, calme comme un miroir. Nos voyageurs s'enroulèrent dans leurs couvertures et se reposèrent au fond de leur canot, pendant que les rameurs guettaient l'arrivée du convoi de Michilimackinac, attendu ce jour même.

Vers minuit, la flottille chargée de la précieuse marchandise fut en vue. Le canot de Sianouina se dirigea vers les arrivants A portée de la voix, elle hêla en langue huronne la première embarcation. On lui répondit dans la même langue. Les canots se rapprochèrent et Sianouina eut le bonheur d'apprendre que l'escorte des guerriers hurons était commandée par l'un de ses propres frères.

On se dirigea vers le commandant du convoi et Sianouina eut la joie, en s'approchant bord à bord, de serrer les mains de ce frère qu'elle n'avait pas vu depuis plusieurs années. Le voyage se fit ensuite de concert ; les deux officiers français refirent, non sans une vive émotion, le trajet qu'ils avaient parcouru, six mois auparavant, blessés, garottés et prisonniers. Il arriva souvent que le convoi choisissait les mêmes lieux de campement que nos amis avaient arrosé de leur sang, attachés aux piquets.

Enfin la flottille arriva au lac Saint-Louis, sans accident. Ce ne fut pas sans un serrement de cœur que Falaise et Verchères revirent les ruines incendiées de la Côte de Lachine que les colons n'avaient pas encore relevées depuis le *jour du massacre*. Sous la conduite de guides sûrs, toute cette flotte, suivant la rive sud, sauta les fameux rapides du Saut Saint-Louis. Par une belle après-midi ensoleillée, toutes les cloches de Montréal sonnant à joyeuses volées, au bruit des décharges de l'artillerie, aux acclamations de toute la population, M. de Callières, gouverneur de la ville souhaita la bienvenue aux trois cents guerriers des tribus de l'Ouest, qui avaient escorté cette riche cargaison.

Mais la surprise fut grande et la joie délirante, lorsque le lieutenant de Falaise et l'enseigne de Verchères descendant de leurs canots, furent reconnus par le gouverneur et par les officiers de la garnison. Ils soutenaient Sianouina dont l'émotion était si vive, que, pleurant de bonheur, elle se jeta à genoux en touchant terre et baisa le sol béni de la ville de Maisonneuve. Sianouina, très en beauté, revêtue de ses plus riches fourrures, portait le grand costume de Capitainesse de la puissante tribu des Onnontagués. Les deux jeunes officiers s'étaient aussi mis en frais de leur côté et s'étaient couverts de longues robes de peaux de castors et d'ornements de gala.

Ce trio fit grand effet en se rendant à l'église paroissiale, élevée sur la Place d'Armes de Montréal, pour offrir à Dieu les prémisses de leur reconnaissance, après avoir échappé à tant de dangers.

Sianouina, au sortir de l'église, fut très entourée. Elle reçut modestement les félicitations du gouverneur et de sa suite, pour son héroïsme, mais elle résista à toutes les invitations ; elle demanda d'être conduite au couvent des Dames de la Congrégation de Notre-Dame. Falaise aurait voulu confier Sianouina à des parents qu'il avait à Montréal, mais il dut se rendre aux désirs de sa vaillante libératrice. Il l'accompagna

lui-même au pensionnat des Sœurs de Marguerite Bourgeois, où la révérende sœur Marie Barbier l'accueillit à bras ouverts.

Sianouina embrassa Falaise et Verchères en leur disant adieu. Elle dit au premier, qui avait les yeux pleins de larmes : " M. de Falaise, vous êtes un galant homme ; vous êtes un chevalier sans peur et sans reproches ; vous méritez que Dieu vous comble de ses bénédictions. Je n'ai pas oublié la promesse que je vous ai faite : laissez-moi prier quelques jours et demander au Très-Haut la grâce de m'inspirer, avant de vous donner la réponse que vous attendez de moi, adieu ! " — et les portes du couvent se refermèrent sur la Capitainesse des Onnontagués.

Falaise et Verchères furent les hôtes du gouverneur de Montréal où on les fêta, avec d'autant plus de joie qu'on les avait crus perdus dans la terrible nuit du 4 au 5 août. Ils racontèrent leur odyssée depuis le massacre de Lachine, jusqu'au jour où la belle Sianouina après leur avoir sauvé la vie les avait rendus à leur patrie.

François de Verchères qui n'attendait pas de réponse de la Capitainesse s'empressa de se rendre dans sa famille, à Verchères, où ses parents, des héros chrétiens, le pleuraient depuis dix mois comme mort au service de son pays.

Huit jours après ces évènements, le lieutenant de Falaise reçut un pli fermé par un sceau de cire rouge, à l'effigie de l'Hôtel-Dieu de Montréal. Son cœur battait à lui rompre la poitrine en se préparant à ouvrir cette lettre, qui devait décider de son bonheur ; il avait reconnu l'écriture de Sianouina ; s'armant de courage, il brisa le sceau et lut :

Le 15, du saint mois de Marie, 1690.
Hôtel-Dieu de Montréal,

Mon cher ami,

Je sors d'une retraite de huit jours. Je me suis réconciliée avec mon Dieu, dont je vivais éloignée depuis si longtemps. Je n'ai pas eu de communication avec le monde depuis nos adieux, si ce n'est avec le vénérable supérieur du Séminaire Saint-Sulpice, M. Dollier de Casson, mon ancien directeur spirituel.

J'ai bien prié, j'ai bien pleuré ; j'ai imploré à genoux Notre-Seigneur et la bienheureuse Vierge Marie, ma patronne, d'éclairer mon âme et mon cœur, avant de prendre la résolution qui doit décider de ma vie.

Mon ami, pardonnez-moi le mal que je vais vous faire, car je crois à l'affection que vous m'avez témoignée en maintes circonstances, et sans les rayons de la grâce divine qui ont porté la lumière dans mon

cœur, j'aurais pu céder aux mouvements d'orgueil qui s'élevèrent dans mon âme après votre déclaration.

Aujourd'hui, je dis adieu au monde, à ses pompes, à ses œuvres ; j'entre en religion ; je me dévoue au service des pauvres et des malades, dans la maison de la bienheureuse Jeanne Mance, à l'Hôtel-Dieu de Montréal.

J'offre ma vie, à Dieu, en expiation des crimes et des atrocités que commettent journellement mes compatriotes, les Hurons et les Iroquois. J'implore sa divine miséricorde, pour moi, pour ceux de ma race et pour ceux que j'ai pu aimer avant de me consacrer entièrement au Sauveur mort en croix pour nous.

Adieu ! mon ami, oubliez l'indienne Sianouina, mais souvenez-vous dans vos prières de la Sœur Marie des Sept-Douleurs qui entre dans le cloître, où les voix harmonieuses des anges, chantant les louanges de la Sainte-Vierge, appellent la fille de Kondiaronk.

Je demeure en Notre-Seigneur,

Votre humble servante,

Sœur Marie des Sept-Douleurs.

.....

Dix ans après, le 1er août 1701, grâce aux efforts de Kondiaronk, plus de deux mille Indiens, appartenant à toutes les nations de l'Amérique Septentrionale, étaient réunis en congrès solennel à Montréal sous la haute présidence de M. de Frontenac. On y signa un traité définitif de paix, couronnement de la vie du chef Huron.

Kondiaronk perdit connaissance pendant son discours. Il fut transporté à l'Hôtel-Dieu, où il rendit le dernier soupir entre les bras de sa fille, le 1er août 1701.

Sianouina mourut en odeur de sainteté quelques années après à l'Hôtel-Dieu de Montréal, pendant une épidémie où elle se multiplia.

M. de Falaise épousa, en 1700, Marguerite Le Neuf de la Vallière (1). Il devint Major de la province de l'Acadie, fut fait chevalier de l'Ordre militaire de Saint-Louis et mourut couvert de blessures et d'honneurs, laissant dix enfants pour le pleurer. M. de Verchères fut tué glorieusement à l'ennemi, à la prise de Haverhill, en 1708.

Le bon Pére Millet fut pendant neuf ans captif des Onnontagués. A sa libération, il fut nommé curé de Longueuil, en 1700 (2).

G.-A. DROLET.

---

(1) Leur fils, Charles-Thomas de Gannes de Falaise, mon bisaïeul, capitaine dans les troupes de la marine, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, épousa, le 23 octobre 1749, aux Trois-Rivières, Angélique Coulon de Villiers, sœur du capitaine Coulon de Villiers, le héros des Mines et du Fort Nécessité, et du malheureux Joseph Coulon de Villiers, sieur de Jumonville, assassiné, sur l'ordre de Washington, le 18 mai 1754. Mme de Falaise mourut à Chambly, le 8 février 1810, à l'âge de 84 ans, chez son gendre, le major René Boileau, député du comté de Chambly, au premier parlement du Canada, (1791,) mon grand-père, qui laissa des mémoires dans lesquels j'ai trouvé le sujet de la présente nouvelle.

(2) D. Girouard—Lake St. Louis et Cavalier de La Salle, p. 150.

G.-A. D.

LE DIRECTEUR DE REVUE

FANTAISIE

Les tribulations d'un directeur de revue : tel devrait être le véritable titre de cette écriture.

Ah ! je l'ai voulu envers tous et contre tous ; tant pis pour moi, m'y voilà maintenant plongé jusqu'aux oreilles, me débattant comme un beau diable pour ne pas être asphyxié par les tracas sans fins, les ennuis invraisemblables, que m'apporte la situation enviée de directeur de la REVUE NATIONALE.

Fonder une revue : c'était le beau rêve que je caressais, quand je portais le fusil, et, après dix ans d'attente, je l'ai enfin réalisé.

J'ai créé et mis au monde l'enfant qui, de suite, fit preuve d'une vitalité exceptionnelle. Mais de combien de malaises, de maladies n'a-t-il pas déjà été atteint dans sa courte carrière ? Retards dans la réception des manuscrits ; mauvaise humeur et exigences de certains écrivains ; correspondances multiples pour ne rien obtenir ; courses après celui-ci, démarches auprès de celui-là ; carottes et paresses des agents ; coquilles mortelles dans certains numéros ; langueur de l'imprimerie ; critiques amères des meilleurs amis, avec commentaires peu encourageants sur le succès de l'œuvre ; grimaces sincères et envieuses de ces mêmes meilleurs amis en face du succès probable ou certain ; fausses rumeurs, frisant parfois la calomnie ; enfin, que vous dirais-je, ami lecteur, toute une théorie incomparable de nuages noirs, qui vinrent, chaque jour, fomenter des ouragans d'inquiétude dans ma bonne âme de créateur d'une revue canadienne-française.

Fonder une revue : mais cela veut dire encore capital en masse, travail acharné, connaissance de l'anglais et du français, patience, ténacité, persévérance, audace, tout un cortège de vertus et de qualités,

qui, malheureusement, n'ont jamais pris racine chez moi, ou sont fort anemiées, si elles y existent.

Plaignez mes tourments et oyez mes malheurs !

***

Tout de même, le magazine est né et il vit encore, plein de santé et de vigueur.

Il fait nuit. Le directeur repose lourdement dans un sommeil capricieux, où les annonces, le prote, le caractère d'imprimerie, les manuscrits, l'encre, etc., dansent une sarabande étourdissante, avec — et de première qualité — chasse à l'abonné payant.

Parfois, le pauvre homme ouvre ses yeux fatigués, étire ses membres endoloris, se retourne, en soupirant, sur son lit de supplice, et, après une longue insomnie, réussit enfin à se rendormir, mais toujours avec, dans les yeux, des pancartes énormes, couvrant Montréal, le Canada, les Etats-Unis, l'Univers entier, et portant, en grosses lettres noires, ces mots triomphants : La Revue Nationale.

Le jour arrive et amène la conception nette des tribulations qui l'attendent.

Consultation du carnet pour le travail du jour :

Arrêter à la *laundry* pour mon linge ; — singulière occupation pour un directeur de revue ;

Voir aux échéances. — Hélas !

Lire le manuscrit de Monsieur X...

Donner le bon à tirer pour la troisième forme et engueuler les typos pour leurs retards, — c'est le carnet qui parle ;

Ecrire à Monsieur X... pour un article sur l'économie sociale ;

Ecrire à A... B... C..., etc, pour des articles ;

Aller voir M. Paul, à son bureau, pour une étude ;

Ecrire à Madame M... pour la remercier de sa gracieuse invitation, que je ne puis accepter ;

Poussez la collection — je te crois.

Dire au bureau que je n'y suis pas, quand Machin me demande ; — oh ?

Corriger l'épreuve de C... et traduire l'article de J...

***

Je feuillette plus loin le fameux carnet, et j'y trouve environ une quinzaine de pages aussi palpitantes d'intérêt que celles ci-dessus. Je

m'arrête donc, dans mes citations, de crainte de prolonger chez vous, ami lecteur, une émotion inutile.

*
* *

Le directeur arrive à son bureau, où il trouve son courrier.

Dix immenses rouleaux, avec des allures de manuscrits, encombrent sa table ; une liasse de lettres est à côté.

Un coup d'œil rapide sur les manuscrits suffit pour constater qu'ils sont tous intéressants et spirituels.

La lecture des lettres est plus difficile.

Vient d'abord le défilé des abonnés nouveaux, qui paient. Incroyable, la quantité d'abonnés nouveaux qui paient d'avance.

Le directeur sourit ; il continue sa besogne.

Ici, c'est un monsieur anonyme et grincheux, qui relève des coquilles dans les derniers numéros. Le pauvre directeur se sent mourir de tristesse. Là, c'est une demoiselle qui demande une situation de *type-writer :* c'est la centième. Incroyable encore, la quantité de demoiselles qui sont type-writers.

Enfin, vient la marche des factures. C'est le dessert.

Si les collaborateurs de la REVUE avaient une idée approximative du flot de factures qui inondent chaque jour le bureau du directeur, ils le paieraient grassement pour écrire chez lui.

—M. Chartrand est-il à son bureau ?

C'est un abonné qui vient se plaindre. Il sort, consolé.

Le directeur se met à faire ses entrées de caisse.

—Pan ! Pan ! M. Chartrand est-il chez lui ?

C'est un *collecteur,* qui demande de l'argent ! Il s'en retourne, furieux.

Le directeur continue sa caisse et puis met à jour son grand livre et sa liste d'abonnés.

— M. Chartrand est-il à son bureau ?

C'est un ami. Il reste deux heures.

Le chef jette alors caisse et grand livre de côté et se met, rageur, à corriger des épreuves, puis il termine une traduction.

Il défend sa porte avec acharnement et se plonge dans son travail.

Hélas! pan ! pan ! c'est une revise d'imprimerie, sur *gallées,* qui attend les gravures. Il faut s'exécuter. Les épreuves des illustrations sont soigneusement découpées et épinglées dans le texte, avec de belles flèches, indiquant leur emplacement. Des légendes sont placées bien en vedette, donnant au prote les instructions nécessaires.

Maintenant le directeur fait sa correspondance. Ici, je m'arrête, car c'est vraiment trop intéressant.

— Pan ! pan ! encore !

— M. Chartrand est-il à son bureau ?

— Non, Monsieur, il est sorti, répond le commis.

— Oui, j'y suis, dit vivement le brave homme, car il a reconnu la voix d'une personne influente, qu'il ne faut pas éconduire.

Tête du commis, qui a exécuté sa consigne et ahurissement d'une douzaine de solliciteurs, collecteurs, femmes de bureaux, vendeurs de papier, d'encre, de caractère d'imprimerie, etc., qui attendaient patiemment la rentrée du grand homme.

Celui-ci attrappe son courage à deux mains, liquide rapidement la situation et signe des chèques — oh ! la quantité de chèques qu'il faut signer !

La personnalité influente est partie, mais l'heure a avancé.

Un coup-d'œil sur la montre indique qu'il est 5 h. *p.m.*, et pas de *lunch* depuis le matin. Complètement oublié, au milieu des capiteuses occupations de la journée. Le pauvre homme se précipite à la buvette voisine, où il croque lestement un *sandwich* et avale un verre de bière, car il lui faut retourner de suite à son bureau, pour examiner un morceau de musique, qu'un célèbre musicien vient de lui porter.

En tête de la REVUE se montre, en évidence frappante, une devise grave, qui se lit ainsi :

A l'épée, la force ;
A la plume, la prudence.

Il faut appliquer cette devise. Aussi, notre directeur a-t-il sérieusement étudié le doux art de la flûte, pour examiner le côté sain et moral de la musique, qu'on lui propose. Il lui faut sévèrement sonder les effets harmonieux du morceau à publier, afin de voir si rien de subversif, d'insinuant, ne s'y faufile.

Cette épreuve sonore a lieu après la fermeture officielle du bureau de direction et couronne l'œuvre publique du jour.

Mais, il reste bien d'autres besognes à faire à tête soi-disant reposée : articles du mois, correspondances sérieuses, calculs des probabilités de succès, de réduction de dépenses et d'augmentation de recettes.

Ceci se passe entre 8 et 11 heures du soir et, alors, oui alors, le malheureux homme, fourbu, moulu, les yeux battus, la tête lourde, va en-

fouir ses fatigues dans son lit, où il ne trouve le plus souvent que rêves nerveux et atroces.

Le lendemain, il recommence, et voilà huit mois que cela dure.

*
* *

Ici, ami lecteur, je reprends totalement ma personalité et je m'adresse directement à toi.

Je viens de te dire les tracas qui m'assiègent, mais ceux que j'ai énumérés ne sont rien comparés à ceux que je te cache. Le côté financier, par exemple, car je ne suis pas seulement le directeur de la REVUE NATIONALE, j'en suis aussi l'administrateur. Et, à ce titre, on me soumet à de sérieuses tensions d'esprit, parfois embarassantes.

Tu me diras très bien que tout ce que j'écris ici ne te regarde en rien. C'est vrai dans un sens, mais c'est à tort, dans l'autre, et voici pourquoi :

Je sais fort bien que le genre que j'ai adopté, pour mes écrits, n'est pas dans le ton solennel et prétentieux, qu'affectent presque tous les magazines du monde entier. Mais, si j'écoutais les conseils de tous, ce ne serait plus moi qui dirigerait une revue, ce serait *M. tout le monde.*

J'aime périodiquement à prendre contact avec mes lecteurs et à leur tenir une petite conversation intime où les questions sont traitées en famille. Je laisse à d'autres de mes savants collaborateurs le soin de développer à leur guise les questions importantes.

Dans les principes généraux, qui ont toujours guidé ma conduite depuis que nous existons, j'avais exprimé l'espoir que la REVUE saurait parfois se dérider et rire. Buies m'a aidé en ceci, et, tous deux, nous sommes à nous demander si, tout en riant, nous n'avons pas dit des choses utiles.

A toi d'en juger, mon cher ami, et, c'est pour cela, que je t'explique ma conduite.

L'écrit, ici présent, m'a été inspiré par le dernier numéro de la REVUE NATIONALE, où je relève une coquille gracieuse dans l'article de M. L.-O. David. Il écrivait: "imprécations à la Camille," et le typographe lui faisait dire : "imprécations à la Canaille." Ce n'est pas la même chose.

Mon metteur en page ensuite me transposait une page de la chanson de Lavigne. Ce n'était pas la même chose également.

En outre, nombres de lettres sont fausses; des virgules, des points manquent, des traits-d'unions, également. Cela ne me réjouit aucunement.

Mais, il faut être un peu indulgent pour un pauvre directeur qui, parti, gai, pour New-York, à la recherche de sa famille, après une séparation de quatorze mois, s'en revenait dans un train, dont la gymnastique échevelée, au *Bog-lake*, l'avait un tantinet ébranlé. Une absence de huit jours en fut la conséquence, et, la suite naturelle de tout cela est les coquilles déplorables, que je constate.

Que mes abonnés et lecteurs me pardonnent, je tâcherai de ne plus sauter aussi étourdiment, avec mon train, hors du sentier ferré, dans des trous d'eaux, pleins de truites, il est vrai, mais qui me font oublier pendant huit jours mes devoirs encombrants de directeur de LA REVUE NATIONALE.

***

Voilà encore une fantaisie toute unie. Elle vaut ce qu'elle vaut.

C'est du Chartrand spontané, qui a de la chance de m'avoir pour directeur, car c'est une prose que je refuserais certainement, si elle venait d'un autre.

J.-D. CHARTRAND.

CHRONIQUE

Une, deux, trois. Qu'allons-nous aborder ? C'est là le difficile, dans une chronique mensuelle. Les sujets surabondent, et il faut en choisir un, souvent sans raison aucune, au préjudice de nombre d'autres qui ne demandent qu'à se faire traiter. Pour échapper à cet embarras, il faudrait faire une chronique quotidienne. Oui, mais allez-y donc. Je ne connais, dans les deux hémisphères, que Jean Badreux, du *Monde*, qui soit capable de ce tour de force. Comment cet Hercule de la chronique parvient-il à faire, tous les jours, un article fantaisiste d'une colonne, texte serré, plein de moëlle et de sève, c'est pour moi une cause de stupéfaction. Si, à ce jeu-là, Jean Badreux n'arrive pas au ramollissement complet d'ici à un an, c'est qu'il a des ressources inconnues au reste des hommes. Mais qu'il se garde bien d'abuser à ce point et qu'il pense à Maupassant. Les hommes de la valeur de Jean Badreux ont grandement tort de se prodiguer. Je sais bien qu'à son âge on ne songe guère à ménager ses forces, mais je frémis en songeant qu'il pourrait peut-être se lasser trop tôt de servir tous les jours un dessert dans le *Monde*, et ce serait un désastre pour notre journalisme, dont il a tant contribué à relever le niveau littéraire en si peu de temps.

Derechef, me voilà coi ! Et dire que j'ai devant moi une montagne de choses ! Rien qu'avec les rumeurs qui courent dans les journaux ou à regarder les gens arpenter, en vrai style québecquois, qui est celui du lézard à trois pattes, la seule rue de la haute-ville de Québec où passent les mêmes ombres vingt-cinq fois par jour, il y aurait de quoi faire une chronique des plus amusantes. Mais, voilà : j'ai le diable bleu. Je suis revenu, beaucoup plus tôt que je m'y attendais, des bords lointains où mon Saint-Laurent adoré, le seul fleuve que j'aie aimé en ce monde, roule ses grandes vagues vertes ou bleues (cela

dépend de la manière de voir ou du temps qu'il fait) sur des plages couvertes de varech et exhalant les "profondes odeurs de l'abîme liquide," — je recommande cette fin de phrase à "l'une de nos plus fines plumes." Pendant deux mois et demi je me suis mis d'accord avec les voix de la mer et j'ai mugi avec mon grand fleuve, quand il venait s'abattre à mes pieds, après avoir roulé comme un tonnerre sur les brisants et avoir vomi dans l'air, à tous les souffles, ses âcres senteurs qui entrent dans l'âme aussi bien que par tous les pores et vous refont un homme nouveau à chaque marée nouvelle. Hélas! hélas! Il m'a fallu quitter ces bords où tout mon être s'était concentré sans réserve, le long des grèves libres et toujours chantantes, en face des horizons illimités et sous un ciel sans cesse grandissant. Là, pendant ces deux mois et demi, désormais envolés, je me suis donné à loisir, à volonté, à profusion les plus nobles et les plus réconfortantes jouissances. J'ai plané dans les cieux et j'ai plongé au fond des vagues où les voix mystérieuses des mondes souterrains sont arrivées à mes oreilles; j'ai écouté les lointains murmures des flots lorsque la marée les gonfle, les ramène et les pousse les uns sur les autres jusqu'à ce qu'ils atteignent le rivage, parfois dans une douce étreinte ou dans une caresse violente, d'autrefois dans un galop cadencé que la pensée accompagne ou imite sans s'en rendre compte, et dont le mouvement ou l'écho reste longtemps encore après dans l'âme bercée et rêveuse. J'ai pénétré, aussi moi, dans ce grand concert de l'immortelle nature et j'ai résonné sous la main divine qui distribue l'harmonie universelle... et maintenant, oh! maintenant, en moins de sept heures,—ô vapeur, que de crimes on commet en ton nom! oh! progrès, que de nobles victimes on te sacrifie!—je me suis trouvé transporté dans la vieille cité provinciale, dite de Champlain, mais qui est bien plutôt d'Hérodote, où la poussière accumulée de trente siècles et les malpropretés de cent cinquante générations de chevaux ont fait une croûte géologique que n'ont pu définir encore les plus habiles géologues.

Nos narines, encore palpitantes des effluves de l'air salin et de l'azone, se sont remplies subitement d'une variété infinie de poussières fossiles et de "stercus" antédiluviens, mes yeux en ont été pénétrés jusqu'au fond de leur orbitre, et mon admirable chevelure, jadis noire, aujourd'hui indécise entre trois ou quatre nuances tirant chacune à l'envie vers un blanc de neige, en est devenue tellement mêlée et emmêlée, enlacée et entortillée, qu'elle n'est plus bonne maintenant qu'à faire de vulgaires ficelles pour attacher les paquets de savon du pays.

C'est là ce qu'on appelle "revenir de la campagne dans ce bon temps," parce que les jours raccourcissent beaucoup, parce qu'on ne peut plus guère sortir le soir, parce que les nuits deviennent trop fraîches,

et surtout, oh ! surtout, parce que tout le monde s'en va. Eh bien ! c'est là un préjugé extrêmement funeste. Je déclare que s'il est un temps où l'on doit rester à la campagne, c'est le mois de septembre. C'est là l'époque où la campagne est précisément la plus attrayante et qu'il fait meilleur de vivre. C'est l'époque des excursions, des campements exquis dans les bois, sur le bord des lacs ou sur le rivage des îles. En septembre, les marigouins ont fui vers des cieux moins canadiens, sans compter que des millions d'entre eux ont été aplatis sous des tappes furieuses ; les puces sont à peu près rassassiées ou devraient l'être ou mériteraient de l'être, les brûlots n'ont plus le feu de la première jeunesse, les bois exhalent

Les plus savoureuses senteurs

et se parent

Des plus chatoyantes couleurs.

(Quel est le poëte canadien qui va copier cela ?)

Le gibier foisonne, la température est délicieuse, la transpiration modérée, ce qui est un *item*, sous les tentes, enfin tous les agréments et tous les allèchements se réunissent pour retenir quand même les citadins qui s'obstinent, chaque année régulièrement, à renverser l'ordre des choses et à se priver par routine des plus attrayants et des plus hygiéniques passe-temps qu'un beau pays comme le nôtre peut leur offrir.

Je déclare "emphatiquement," comme on dit dans le style recherché du Palais, qu'il devrait y avoir des lois pour la villégiature, de même qu'il y en a pour la chasse et pour la pêche, et que, puisqu'il existe des règlements pour l'hygiène et la salubrité publique, on devrait en faire également pour rendre le séjour de la campagne obligatoire durant le mois de septembre et même une partie d'octobre. Je vous assure qu'une foule de gens en seraient enchantés. On obligerait ainsi les institutions à n'ouvrir leurs classes qu'au commencement d'octobre, ce qui permettrait aux enfants de gagner un mois de santé et ne leur ferait pas perdre grand'chose sous d'autres rapports, et les chroniqueurs auraient le cœur gai pour faire leur première chronique automnale, au lieu d'être à moitié enragés, comme je le suis aujourd'hui.

Enragé, et de plus stupéfait. Oui, je suis stupéfait depuis hier. Je ne pense pas que cela dure encore vingt-quatre heures, mais ce qui est

pris est pris dans tous les cas. Ma stupéfaction avait trois causes. Ne disons pas de paroles inutiles et procédons par ordre :

1o. Un de mes amis, un peu gobeur, — j'en ai quelques-uns, particulièrement parmi mes lecteurs — m'aborde hier avec une attitude de jaguar se glissant le long d'une haie et me susurre, avec force recommandation de n'en pas parler, bien entendu, puisqu'il allait du même pas le livrer à deux ou trois journaux de choix, que Tardivel, le doux rédacteur de la *Vérité*, était parti pour les Etats-Unis avec le *cash-box* de ce pauvre Hector Berthelot, pour aller y faire du prosélytisme sur une grande échelle. Vous qui vivez à Montréal, vous ne vous figurez pas quelle consternation une pareille nouvelle, éclatant tout à coup, a jeté dans les cercles financiers de notre ville. On s'est demandé si les mânes de Berthelot allaient continuer à poursuivre nos banques, même après le départ de leur propriétaire pour un monde que l'on dit meilleur, de confiance ; et comme il ne se présentait personne pour rassurer les timides actionnaires, on a cru toute la journée voir éclater un nouveau " krach," comme celui de la banque du Peuple, dont Berthelot tenait dans sa main tous les fils et toutes les ficelles.

L'inquiétude s'est néanmoins rapidement évanouie, quand on a appris que l'honorable premier ministre s'était enfin décidé à me nommer trésorier de la province.

Vous qui riez de nos misères, féroces montréalais, vous avez dû bien vous amuser à nos dépens ! C'est égal ; nous avons eu une rude souleur.

2o. Mélancolique et grave, j'étais allé hier sur la terrasse Dufferin-Frontenac pour échapper aux flots de poussière que le moindre souffle soulève dans les rues de la haute-ville, semblables à des arêtes d'alose. Cette poussière est effrayante : jugez un peu de ce que peut bien être une ville macadamisée, qui n'a pas été balayée une seule fois durant toute une saison ! Vous jouissez, n'est-ce pas, féroces montréalais, de nous voir si arriérés, quand vous, vous glissez sur l'asphalte et que vous avez à vos ordres une armée de balayeurs et de nettoyeurs ? Oui, mais, attendez un peu. Voilà déjà que l'eau commence à vous manquer. Or, vous aurez beau faire, vous ne réussirez jamais à avoir un port de mer sans eau, et vous reviendrez tous à Québec penauds et confus, vous *reviendrez*, dis-je, car vous savez bien que Montréal est composé aux deux tiers de Québecquois. C'est pour cela que c'est une grande ville. Mais n'anticipons pas sur des évènements aussi certains que si je les voyais écrits par une main vengeresse sur les murs de vos salles de festins babyloniens.

Du coin de l'œil, du reste absolument indifférent, je regarde cette admirable rade de Québec qui s'étend sur une longueur de quatre milles au moins, et qui " peut abriter toutes les flottes de l'univers," comme

on dit dans les journaux depuis cent cinquante ans. Un spectacle inouï m'attendait, un spectacle comme on n'en a pas vu, certes, depuis l'arrivée de Jacques-Cartier, et comme on n'en verra assurément plus jamais. Que vois-je ?... Rien.

Mais là, rien. Dans toute cette vaste rade capable d'abriter,... non, je le dirai encore une fois tout à l'heure, il n'y avait pas l'ombre ni d'un navire, ni d'une goëlette, ni d'une chaloupe, ni de la plus petite embarcation quelconque, et les quais eux-mêmes où, depuis le matin, deux charretiers étaient aux prises avec trois marchands de patates et d'oignons, venus de la campagne, les quais aussi étaient déserts. Le bateau de Montréal venait de partir. Il avait bâillé deux ou trois fois, avait lâché un soupir à moitié étouffé, fait entendre un petit sifflement grêle, invisible à l'œil nu, comme dirait un des jeunes successeurs de " nos plus fines plumes," et s'était empressé de s'enfuir, en se dissimulant le long de la falaise, comme un *remedial order*.

Le bateau passeur de Lévis, tous les quarts-d'heure, jetait dans l'air un petit cri de moribond et se précipitait vers la rive opposée, semblable au goëland qui, du haut des airs, lancé d'une main sûre... s'il vous plaît, hein ! nous ne sommes pas ici en train de lire un essai devant la Société Royale... Enfin, quoi ? que vous dirai-je ? Il n'y avait rien, et quand il n'y a rien, c'est le néant, comme je l'ai toujours prétendu.

" On n'entendait au loin sur l'onde et sous les cieux....."

Si vous voulez avoir le reste des vers de Lamartine, prenez-les, au besoin, dans les " Notes de Voyage " du 14 septembre dernier, où vous les verrez accompagnés des deux paragraphes suivants, dans lesquels l'état d'âme du poëte est dépeint, comme on ne l'aurait jamais pu rêver :

" Envahi par le flot montant de ses émotions rétrospectives, le cœur du poëte se brise, se lézarde en quelque sorte, et laisse sa douleur filtrer goutte à goutte dans des stances qui gémissent et des vers qui pleurent.

" Accablé, palpitant, secoué par les angoisses de l'irrémédiable, il jette d'abord un cri de détresse et de révolte ; puis, écrasé par l'implacable fatalité des choses, il courbe le front devant l'immense douleur acceptée."

Envahi, accablé, palpitant à mon tour, secoué par des émotions et des angoisses, toutes plus rétrospectives les unes que les autres, je quittai la terrasse comme j'avais lâché les catacombes ; je franchis

cette série de sépulcres qui s'appelle rue Dauphine, rue Buade, côte de Léry, rue Saint-Valier-ouest, et j'arrivai, à peu près sans connaissance, lézardé en plusieurs endroits, me sentant moi-même filtrer goutte à goutte sur des trottoirs inhumains, jusqu'au cœur même de ce faubourg Saint-Sauveur, qu'un honnête homme aurait à peine osé nommer, il y a quelques années seulement.

3o. Ici, stupéfaction toute autre. Saint-Sauveur, un immense faubourg attenant à Saint-Roch, faubourg bien autrement immense, n'était qu'une fondrière, il n'y a pas plus de deux ou trois ans, avant son annexion à la ville. On n'osait y passer, en grande partie parce qu'on ne pouvait pas, en partie aussi parce qu'on n'osait pas s'aventurer dans ces rues borgnes, tapissées de cabanes, rues qui menaient on ne savait où et qui semblaient un labyrinthe de repaires d'où s'échappaient, la nuit, la plupart des escarpes, personnages ordinaires de la cour du "Recorder." Saint-Sauveur valait beaucoup mieux que sa réputation, je le veux bien, mais l'opinion, ou le préjugé public, ne se forme pas sur des expertises.

Donc, Saint-Sauveur était inabordé autant qu'inabordable. Les Québecquois surtout n'y allaient jamais. Pour l'étranger, il ne pouvait avoir d'attraits, attendu qu'il n'y a pas moyen de s'y casser le cou ni de se désarticuler dans des côtes quelconques — Saint-Sauveur étant aussi plat, sur toute sa superficie, qu'un discours du trône — il n'y a pas de monuments non plus, comme à la haute ville, où l'on a réussi enfin à fixer le site du monument Champlain, après quarante-sept ans de discussions extrêmement animées, mais peu concluantes, il n'y a pas non plus de remparts, ces cercles de pierre chers à une dizaine de fossiles, sourds, muets, aveugles, idiots, lézardés et envahis par toutes les angoisses réunies de l'irrémédiable ; il n'y a pas de canons, image ineffaçable, à jamais la plus chère, de ce que fut Québec jusqu'à l'année 1775, il y a juste cent vingt ans ;.... enfin, Saint-Sauveur est dépourvu de tous ces attraits que font tressaillir d'orgueil le débitant de coton au fond de sa boutique empoussiérée, et le bourgeois datant du commencement du siècle, qui ne voit pas pourquoi il verrait, sur ses vieux jours, Québec autrement qu'il l'a vu en 1825, alors qu'il glissait sur les glacis, dans son petit traîneau, et qu'il courait par la ville en mocassins, une tuque sur la tête et une ceinture "fléchée" autour des reins.... Non, Saint-Sauveur n'a rien de tout cela, mais il a maintenant des rues, toutes macadémisées, des rues qui commencent a être bâties beaucoup mieux que bon nombre de celles de la haute-ville, des rues où l'on respire et une population qui se remue.

Saint-Sauveur et Saint-Roch réunis sont le Québec de l'avenir, une ville qui va s'étendre indéfiniment le long de la rivière Saint-Charles. Avant quinze ans d'ici, la haute-ville sera devenue simplement un

musée où les amateurs de boutons de guêtre pourront venir faire des fouilles ou déchiffrer des inscriptions, mais Saint-Sauveur et Saint-Roch qui, dès maintenant, renferment les deux-tiers au moins de toute la population québecquoise, seront devenus une ville de cent mille âmes, et c'est grâce à leur active et entreprenante population que la noble capitale provinciale aura déchiré ses bandelettes de momie et aura relégué courtoisement dans un coin, pour s'y regarder entre eux comme des bonzes exotiques, immobilisés dans la contemplation mutuelle, tous les bonshommes " rétrospectifs " qui ont tout fait pour arriver à ne rien faire.

ARTHUR BUIES.

CHRONIQUE DE L'ÉTRANGER

Mettons un peu de méthode, si vous le voulez, dans notre petite excursion à l'étranger.

La première étape sera chez nos voisins, Messieurs les Yankees, à New-York, où vient de s'opérer un fiasco de première taille.

Les Etats-Unis détiennent, depuis près de cinquante ans, une fameuse coupe, donnée en prix, par la reine Victoria, au yacht à voile, ayant eu la plus grande vitesse, dans une course internationale, entre l'Angleterre et l'Amérique.

Depuis, Albion s'est coupée en quatre pour arracher aux Yankees ce trophée de cinquante piastres, et, pour ce, elle a déjà fait plus de $2,000,000 de frais sans succès.

Cette année, les préparatifs anglais ont été particulièrement exceptionnels. Lord Dunraven, un riche sportsman, a fait construire un magnifique yacht, qui, manié par des marins d'élite, devait assurément reprendre possession de la précieuse coupe.

Les Américains, de leur côté, ont fait feu de tout bois, en mettant à l'eau un instrument des plus perfectionnés, capable de tenir tête au rival anglais.

Valkyrie III, tel est le nom de l'Anglais, et, *Defender*, celui de l'Américain.

La course avait lieu à New-York, dernièrement, et la première manche fut gagnée par *Defender*.

Valkyrie III, dans la deuxième course, après avoir un peu désemparé son concurrent par une manœuvre discutable, arrivait bon premier, mais les juges lui ôtait la partie pour *foul*.

A la troisième épreuve, lord Dunraven saisit un prétexte quelconque pour ne pas courir, et *Defender* arrivait premier, mais seul, au but.

Il s'en suivit une échange de correspondance qui dénote, des deux côtés, une frousse intense. Les Américains craignent affreusement de se faire battre, tandis que les Anglais désespèrent de vaincre.

Voilà le seul secret du conflit.

Il est réellement extraordinaire, pour de communs mortels, de constater l'acharnement apporté dans une pareille lutte pacifique.

Les deux peuples en question sont pratiques en tout à l'extrême, et, cependant, ils mettent ici, dans ce concours, une coquetterie sentimentale, qui étonne grandement.

L'Angleterre est assurément la nation supérieure au point de vue du *fair-play*. A Cowes, les Américains étaient bien mieux protégés que les Anglais à New-York, où une flotille de bateaux de plaisance, montés par une populace patriotique, par conséquent extrêmement hostile au rival, s'est sciemment mise dans le chemin du yacht de lord Dunraven.

Celui-ci, désespéré, a tout lâché, et est parti pour son pays, la mort dans l'âme.

Ses intentions étaient bonnes pourtant, puisqu'il avait promis à son équipage, trente shellings par tête et par semaine, leur vie durante, s'ils gagnaient le prix, avec ensuite, une pension copieuse pour ceux que la vieillesse ou les infirmités empêcheraient de naviguer. Les calculs, faits à ce sujet, démontrent que lord Dunraven se fendait ainsi de $400,000 pour avoir le plaisir de remettre à la reine le trophée en litige.

C'est donc partie remise, avec d'autres acteurs, car un Monsieur Rose, anglais de qualité, vient de lancer un défi solennel aux Amèricains pour l'année prochaine.

Je ne dormirai guère tant que cette importante lutte n'aura pas reçu une solution quelconque.

Avant de quitter les Etats-Unis, disons un mot sur un potin, qui défraie la chronique mondaine des journaux américains.

Ils prétendent que le marquis de Castellane, époux de miss Anna Gould, a déjà dépensé un million de la dot de sa femme. Ils s'étonnent de bien peu, car je suis, moi, assez surpris d'apprendre que la somme ne se chiffre pas par plusieurs millions. Quand on prend du marquis, on en saurait trop prendre. Miss Gould, ou plutôt Madame la marquise Boniface de Castellane, en verra probablement bien d'autres avant peu.

Le contre-amiral Kirkland commande l'escadre volante américaine, qui opère dans les eaux françaises. C'est un ami intime du président Faure.

A l'avènement de ce dernier à la tête du peuple français, l'amiral Kirkland lui écrivait une lettre de félicitations, sans la faire passer par la voie diplomatique.

Naturellement, tout militaire n'aime pas ou jalouse la voie diplomatique.

De là, belle colère du Secrétaire d'Etat, à la marine, aux Etats-Unis, qui somme l'amiral Kirkland de lui soumettre la teneur de sa lettre. Celui-ci se rebiffe et répond évasivement. Le ministre américain

riposte par un blâme officiel, que l'amiral n'accepte pas. Là en est la question.

Morale : discipline militaire et méthodes diplomatiques ne s'accordent guère entre elles.

Cet amiral Kirkland, qui vient de nous prouver son indépendance vis-à-vis de son chef hiérarchique, est cependant d'accord avec un lieutenant de vaisseau anglais sur la question des missionnaires anglais et américains en Chine.

Tous deux disent que la majorité de ces messieurs, qui vont ainsi au loin porter l'étendard de la civilisation, sont pleins d'intérêt et de dévouement, mais que, par contre, une grande partie ne valent rien et abusent du pays, qui leur donne l'hospitalité. Ils s'introduisent dans un centre chinois, qu'ils n'ont aucun droit d'habiter, bousculent brutalement les traditions acquises, se fourrent partout et fatiguent l'indigène, qui, de guerre lasse, les tue, pour s'en débarrasser. Un Chinois ne vaut rien par lui-même, mais devient une teigne, si un missionnaire anglais ou américain le travaille quelque peu, au nom de la civilisation.

Remarquons bien que c'est l'amiral Kirkland et le lieutenant de vaisseau anglais, qui parlent.

*
* *

Passons l'Atlantique et rendons-nous en Angleterre.

Le Parlement nouveau, avec lord Salisbury pour grand maître, sévit dans toute sa majesté. Les principales choses qui passionnent le gouvernement sont les massacres chinois et arméniens.

Or, en Chine, on tergiverse comme toujours, et, en Turquie, on met carrément les conseils des Anglais au panier.

Les Chinois craignent un peu l'européen depuis que les Français leur ont flanqué une pile au Tonquin, et, en conséquence, ils font semblant de céder aux objurgations des Anglais et Américains, qui déplorent le massacre de quelques-uns de leurs compatriotes.

Pour ce, ils viennent de couper le cou à quatre de leurs concitoyens, qui s'étaient montré trop enthousiastes dans la bagarre contre les établissements exotiques. Mais, cette punition paraîtra maigre à quiconque sait qu'on coupe, en Chine, plus facilement le cou à un homme, qu'une cuisinière le fait à un poulet, au Canada.

Kung Tajen, ambassadeur chinois à Paris, défend habilement ses compatriotes. Il accuse les Russes d'être les instigateurs de tous les massacres. Il prétend que le sentiment d'hostilité contre les étrangers est engendré par des raisons locales et n'est aucunement général. Dans grand nombre d'endroits, par exemple, une sincère amitié est témoignée aux missionnaires, particulièrement à ceux qui sont catholiques ;

tandis, qu'ailleurs, l'aigreur de ses compatriotes provient du tempérament personnel de l'individu en cause, qui abuse de la bonté de la population.

Partout, se rencontrent des pêcheurs en eau trouble, qui profitent du mécontentement général, pour arriver à leurs fins.

Et, c'est ainsi, que, depuis la guerre sino-japonaise, on voit des émissaires russes, des vauriens — c'est l'ambassadeur chinois qui parle — qui viennent exploiter partout les mécontentements locaux, de manière à engendrer des conflits graves, à la suite desquels ils trouvent leurs bénéfices.

Et, ici, ces bénéfices sont la rupture des relations amicales avec l'Angleterre et les Etats-Unis, ce qui ne laisserait à la Chine d'autre alternative que de se jeter dans les bras russes.

C'est assurément là une situation bien triste, mais, consolons-nous, en songeant que, si les commissions anglaises et américaines n'ont pas encore réussi à obtenir du gouvernement chinois un seul sou d'indemnité en faveur des victimes des derniers massacres, M. Gérard, l'agent diplomatique français, en Chine, vient, lui, de faire signer un traité, en bonne et dûe forme, par lequel ce pays accorde 4,000,000 de francs aux familles de ses compatriotes tués par la populace chinoise et le droit exclusif aux ingénieurs français d'exploiter les mines de toutes sortes dans certaines régions.

N'est-ce pas là un indice indiscutable de la force actuelle de la diplomatie française et du respect que la grande nation inspire à tous les peuples ?

Lord Wolseley, le héros de Fort-Garry, d'Abbomey, du Zoulouland, de Tel-el-Kebir, de l'Afghanistan, le plus grand homme de guerre anglais, vient d'être nommé commandant en chef de l'armée en remplacement du duc de Cambridge, oncle de la reine, qui en était le chef depuis près de quarante ans.

C'est une ère nouvelle qui s'ouvre pour l'armée anglaise. Lord Wolseley, quoique assez âgé, est de la jeune école, et le duc de Cambridge était le champion de la routine, du vieux jeu.

Le premier acte de lord Wolseley fut de lancer un appel aux inventeurs d'une chaussure parfaite pour le troupier. Ne rions pas. La chaussure est tout à la guerre. Un fameux général français, le maréchal Bugeaud, disait que celui qui inventerait une chaussure, ne blessant pas les pieds, et un harnachement parfait pour les chevaux de selle, aurait résolu les deux plus grands problèmes de la guerre.

Le maréchal Wolseley semble donc entrer dans la voie du vrai progrès moderne, en l'art militaire, et ce premier pas fait bien augurer de ses actes futurs.

M. Gladstone, le *grand old man* anglais, paraît s'être un peu fourvoyé, dans la question des massacres arméniens.

Il a parlé crûment aux Turcs, qui ont protesté. Gladstone avait raison, mais il l'a trop fait voir. C'est comme dans le *Home-Rule*, où il se montrait humanitaire, comptant sur sa haute situation pour faire passer une mesure anti-populaire, sans consulter ses partisans. Il a raté son coup. En politique, il faut des *followers*, sinon c'est l'échec, même pour les plus forts.

Le lord-maire de Londres vient de faire une visite sensationelle, en France. Partout, il fut reçu avec une grande courtoisie, côtoyant l'enthousiasme, comme à Bordeaux, par exemple. Ce gentleman méritait bien ces réceptions.

— Oui, messieurs, a-t-il dit aux Français, nous sommes rivaux partout, mais nous sommes aussi deux grands peuples intelligents, travailleurs et soucieux de nos intérêts ! Si nous avons des conflits, règlons-les comme des particuliers, au moyen de conférences, d'explications et de juges, au besoin. Mais, la guerre entre nous, pouah ! pour si peu, voyons, nous ne serions plus de notre siècle.

Voilà, en substance, le langage d'un homme bien doué, que j'aime de confiance, sans le connaître.

Dernièrement, une grande Conférence Internationale, en faveur de la paix universelle, se tenait à Bruxelles.

Un M. Snape, délégué de Liverpool, s'est amèrement plaint des Yankees, qui ont refusé de payer les indemnités prescrites par le tribunal d'arbitrage de la mer de Behring. En face, il citait la soumission scrupuleuse de l'Angleterre, dans l'onéreuse affaire de l'Alabama.

J'approuve l'Angleterre ici, qui, quoiqu'en disent les préjugés — et, c'est surtout parcequ'ils le disent trop — tient toujours ses engagements en matière d'argent.

Madame Langtry, une actrice très à la mode, vient de se faire voler pour $200,000 de bijoux. J'en suis bien attristé, mais cela ne m'empêche pas de faire rapidement mon devoir en traversant la Manche, pour me rendre en France, où nous allons sêjourner quelques instants, avec un sensible plaisir.

***

Nous tombons ici en pleines grandes manœuvres, dans les Vosges. Cent vingt à cent trente mille hommes ont été aux prises pour rire, mais c'est imposant, allez, de voir une pareille agglomération humaine, se mouvoir, avec méthode, à travers monts et vallées. Le cœur nous en défonce la poitrine.

Il y avait beaucoup de Russes dans tout cela, beaucoup trop, d'après moi. Cette alliance franco-russe est trop superficielle pour m'inspirer confiance. Pourquoi ne pas publier carrément les clauses du traité, s'il

existe réellement, comme l'a fait la Triple-Alliance, au lieu de jeter ainsi de la poudre aux yeux.

Cela me fait l'effet d'une commère authentique, qui débute toujours par vous dire, à votre première visite : — " Vous savez, moi, je ne dis jamais de mal de personne." Entre nous, c'est parce qu'elle en dit trop, qu'elle éprouve le besoin de dire le contraire. C'est comme l'alliance franco-russe, on la montre trop pour qu'elle soit réelle. Je souhaite de me tromper, mais je crains.

A Madagascar, on crève comme des mouches, et le succès est éclatant. La reine, son mari, le premier ministre, tout le monde fuient, font place nette devant les français. C'est très flatteur pour la France, mais les pauvres diables que mangent la dyssenterie et les fièvres typhoïdes, qu'en dirons-nous ? Morts pour la patrie, c'est vrai, et les mamans qui pleurent, c'est vrai, ça aussi et tout aussi intéressant.

Soyons sans inquiétude, Madagascar sera à la France sous peu, car rien ne résiste à cette formidable nation, mais celle-ci aura dépensé, dans cette conquête, une quantité de vies humaines infiniment supérieure à la valeur morale ou matérielle de cette île empestée.

Les anarchistes ont voulu faire sauter M. de Rotschild, le riche banquier juif, et c'est son secrétaire qui a écopé.

C'est toujours ainsi, et cela devient inquiétant pour ceux qu'emploient les hommes riches.

Le duc d'Orléans est fatigué d'être prétendant à la couronne de France. Il vient de s'apercevoir que cette couronne n'existe plus, et il a cessé de la chercher. C'est très sage de la part de ce jeune homme, que j'estime tout particulièrement depuis l'accomplissement de cet acte vraiment sensé.

*
* *

Traversons la frontière et allons en Allemagne.

L'empereur Guillaume est toujours là, en ébullition.

Il vient de faire de grandes manœuvres, où quatre-vingt mille hommes se sont tremoussés. Waldersee était son concurrent et lui fit subir une magnifique défaite, au début, à la suite d'une marche forcée inattendue, qui mit par terre une quantité d'hommes, au moyen d'insolation.

L'empereur était furieux, mais très content, de constater, chez le général Waldersee, un splendide dédain de la vie humaine, signe supérieur chez l'homme de guerre.

Ces manœuvres sont maintenant terminées et Waldersee vient d'être fait maréchal en récompense de sa valeur intellectuelle sinon humanitaire.

L'art de la guerre, en temps de paix particulièrement, est une chose admirable.

Partout, en Allemagne, on fête le vingt-cinquième anniversaire des victoires allemandes, en 1870.

C'est triste, pour les Français, mais légitime, chez les Allemands. Ces derniers ont battu les premiers et ils s'en réjouissent; cela est vraiment par trop naturel. Ils pourraient peut-être y mettre un peu plus de circonspection, mais enfin la nature humaine est faible partout et elle aime grandement à fêter les souvenirs des instants de dangers mortels. Je dois avouer que les délégations, qui ont visité les champs de bataille de 1870, n'ont pas oublié les soldats français, tués à l'ennemi. De magnifiques couronnes de lauriers ont partout été placées sur leurs tombes, avec des discours, dont voici le résumé :

"Nous déposons une couronne sur la tombe des Français, qui reposent ici. C'étaient nos ennemis, il est vrai, mais, eux aussi, comme nous, combattaient pour leur patrie. A ce titre, ils ont droit à notre respect. Dans la mort, il n'y a plus d'ennemis ni d'amis, il n'y a qu'un souvenir attristé, que nous soulignons par nos prières silencieuses. Inclinons-nous donc et prions pour tous les morts de 1870."

Savez-vous que ce petit discours n'est pas bête du tout.

*
* *

Mon Dieu! comme il nous reste encore des étapes à parcourir avant de terminer notre course. Hâtons-nous, bravement, si nous voulons arriver à notre but.

En Russie, le Czar est triste et la Czarine est nerveuse, les nihilistes, ces infectes coquins, qui font tout sauter à la dynamite, étant de nouveau en pleine période de gestation.

Le jeune roi Alexandre, de Serbie, a failli se noyer à Biarritz. Il se baignait avec un maître nageur, quand une grosse vague est venue et les a emportés tous deux. Grâce à sa vigueur, le roi se tira d'affaire et le baigneur se noya.

En Belgique, la Reine a manqué se tuer. Elle fit une terrible chute de voiture, mais elle s'en tira avec une contusion honorable, qui ne laissera aucune trace.

A Madagascar, un général indigène a eu la malencontreuse idée de se faire battre par les Français. Ses compatriotes le prirent, le jugèrent vivement et le brulèrent rapidement. Voilà une justice très saine.

A Cuba, on vient de proclamer la République, avec Masso, comme président et Camageay (?) pour capitale provisoire.

C'est un premier pas dans la voie moderne.

Mais, l'Espagne ne badine pas ; elle va envoyer cent mille hommes et dix-neuf vaisseaux de guerre pour dompter les Cubains.

Au besoin, elle en fera fusiller ou pendre une grande quantité, ce qui sera approprié aux circonstances.

En Italie, le roi Humbert a fait une chute de cheval retentissante, mais il n'a pas été blessé, ce qui est heureux.

Les Garibaldiens et les Italiens viennent de fêter le vingt-cinquième anniversaire de la prise de Rome, à notre Saint-Père le Pape. C'était un triomphe facile, où dix contre un furent les acteurs. Les Italiens ont assurément tous les droits d'en être fiers, mais ils ne sont pas difficiles.

En Espagne, le petit roi de neuf ans a écrit sa première lettre. C'est là un événement remarquable, qui a, un instant, fait oublié les ennuis de Cuba. Le cher petit homme, très sûr de son orthographe, a été souverainement froissé de ce que sa mère ait fait une correction à son texte. Cet orgueil précoce fait bien augurer, pour l'avenir des fiers Espagnols, qu'Alphonse est appelé à commander.

La mobilisation des réserves pour Cuba a donné lieu à des ennuis. A Gérone et à Mataro, les hommes refusaient de marcher, et les gendarmes en ont tué plusieurs, ce qui a encouragé les autres à s'embarquer.

On profite de l'absence des cent mille hommes, envoyés aux Antilles, pour réveiller l'idée républicaine, en Espagne. On se révolte un peu partout, mais sans trop de suites graves encore.

A Terreneuve, chez nous, à nos portes, encore un conflit à propos du *french shore*. Des pêcheurs terreneuviens prenaient tranquillement du poisson quand on vint les chasser. Ils se portèrent plus loin, mais là, même opération contre eux. De guerre lasse, ils s'en allèrent, en protestant. C'est ennuyeux pour ces pauvres gens. Ils ne peuvent pas même conquérir leur subsistance sur leur propre territoire. Je les plains et je blâme les traités éternels.

*
* *

Voilà assez causé. Mon papier est fini. Et, si vous le voulez bien, nous reprendrons notre conversation au prochain numéro.

R. DE LA PIGNIÈRE.

A Mlle OLYMPE L...

CONSOLATION

Paroles d'Armand Sylvestre. Musique de Gaudiose Paradis.

MODERATO *con espress.*

M. le Dr G. PARADIS

II

Mais si l'espérance réveille
Des rêves d'or sur ton chemin,
Si tu sais qu'aux maux de la veille
Succèdent les biens de demain,
Et si ton ivresse ancienne
Renaît au souvenir ravis
O douce âme, sœur de la mienne,
Vis ! Vis ! Vis !

III

Si tu sens que ta destinée
Est d'aimer pour souffrir toujours,
Et que le temps t'a ramenée
Au seuil de nouvelles amours,
S'il faut une main à la tienne
Et des regards amis aux tiens,
O chère âme, sœur de la mienne,
Viens ! Viens ! Viens !

MONTMAGNY, Août 1895.

MODES ET MONDE

Occupons-nous donc des modes d'automne, puisque cette saison par excellence des soleils tristes et des sourires mouillés est arrivée.

Je me hâte donc de venir vous faire part de quelques renseignements précieux sur la mode que j'ai obtenus en glanant un peu à droite et à gauche, en choisissant ce qui saurait le mieux vous convenir.

Le règne de la broderie, paraît-il, va revenir et le jais ne diminuera pas sa vogue. Les jupes ne seront plus si unies et l'on verra, en guise de garnitures, des tabliers brodés et des plissés accordéon. Cela fera certainement perdre aux jupes de leur ampleur actuelle, ce qui ne sera pas un mal.

On annonce aussi que les robes de dîner et toutes celles comprises sous la dénomination de robes de toilette se feront avec une petite traîne, et non plus rondes comme au printemps. C'est très élégant et gracieux, pourvu toutefois que l'on ne franchisse pas le seuil des salons, car rien ne saurait être plus désagréable dans la malpropreté des rues.

La croisade que l'on prêche contre les manches bouffantes ne semble pas produire grand effet ; elles ne diminuent pas de volume sur les cartes de mode, mais il est certain qu'elles ne peuvent résister bien longtemps à une plus longue épreuve, et, une bonne raison pour ce changement, c'est notre inconstance à suivre trop longtemps la même mode.

Avez-vous entendu raconter l'histoire de cette dame qui donna un jour en aumône, à une pauvre femme, une des manches de son manteau de drap. Avec cette manche, la mendiante sut se créer pour elle-même une paire de manches fort respectables et il lui resta assez d'étoffe pour faire un pantalon à son petit garçon !

Mais si les jupes et les manches prennent des proportions modérées, il sera plus facile d'utiliser les anciennes toilettes, et l'on pourra se tenir au niveau de la mode sans grandes dépenses.

Il est évident que nous sommes loin de l'époque où l'on recevait de sa grand'mère, pour les transmettre à sa petite-fille, des jupes de soie tenant debout, des mantelets et des garnitures bravant les injures du temps. Pourtant, et je le répète après nombre de personnes expérimentées, sous des doigts habiles, quelques verges de dentelles, de rubans ajoutés avec goût sur une robe

mise de côté, la transforment comme par enchantement, la faisant passer pour neuve.

La toilette ainsi rajeunie devient, selon l'expression usitée, une de ces choses faites avec rien qui ont fort bon air quand elles sont portées d'une façon particulière et par certaines personnes.

Quoiqu'on dise, les modes ne changent pas essentiellement tous les mois Sauf les grandes modifications des saisons, elles varient seulement dans quelques détails et il est assez facile de les suivre de près.

Les collets blancs ou noirs en dentelle et en soie ont une vogue extraordinaire qui s'affirme avec l'automne. Il y en a de plusieurs formes, sans oublier de mentionner celui que l'on appelle col-pèlerine, moyen-âge, découpé en pointes devant, formant pèlerine arrondie derrière. Ces cols, sur une robe unie et de couleur foncée, sont du plus bel effet et seront très toilette cet hiver pour les costumes d'intérieur.

Le vert de toutes les teintes moyennes et foncées semble devoir remplacer le bleu. Les nuances n'en sont peut-être pas toutes agréables, mais il est reconnu que pour qu'une couleur plaise, cela dépend absolument de la personne qui la porte.

Il est admis généralement que le vert sied aux blondes. Cependant, c'est une erreur, il y a des blondes que le vert enlaidit et rend la peau verdâtre ou jaune. Il faut donc apporter dans le choix des couleurs beaucoup de tact et de discernement.

Voici quelques données générales sur les chapeaux d'hiver. Ils seront recouverts d'autant de plumes qu'il sera possible de loger, mélangées d'un peu de ruban. Les plumes seront donc employées à profusion. Quant aux formes et aux couleurs, elles seront comme à l'ordinaire : petites et grandes, exagérées ou très discrètes, *ad libitum.*

A propos de modes, on parle souvent de l'originalité de Sarah Bernhardt qui, au milieu de l'été, par un brûlant soleil, porte un manteau en "sealskin.'

C'est une excentricité assurément mais les personnes qui portent des visons autour du cou par une chaleur torride ne sont pas loin d'être tout aussi excentriques. Je ne sais ce que l'on peut trouver d'élégant ou de confortable dans une mode pareille.

Mais pour en revenir à la grande actrice, Dona Sol porte en guise d'ornement un bijou se composant d'une longue chaîne d'or à laquelle sont suspendus par intervalles des vieux crucifix, des pierres précieuses, des trophées rapportés çà et là de ses nombreux voyages, et qui forment une série de souvenirs très intéressants.

Les nouvelles voilettes sont en tulle très fin avec de petits pois blancs.

C'est dit-on le genre qui convient le plus à tous les teints et il a du moins le mérite d'être très-sobre. Il faut toujours faire attention en mettant une voilette que les pois ne se trouvent pas, soit sur le bout du nez, soit sur un œil, car à distance l'effet en est grotesque et ridicule.

Est-il encore trop tôt pour vous parler des toilettes de soirée ? Risquons toujours. Si j'attendais à un prochain numéro je pourrais dans l'intervalle oublier ce que j'ai à vous dire et ce serait trop dommage.

Eh bien ! sachez que les fleurs, artificielles ou naturelles, seront beaucoup portées sur les robes de bals.

Naturellement, il est nécessaire que la nuance des fleurs s'harmonise bien avec celle de la robe. Une riche héritière de Californie a commandé dernièrement chez Worth, à Paris, une toilette de soirée en mousseline de soie couleur vert pâle, toute garnie de boutons de roses mousseuses. Il y avait une guirlande tout autour du corsage et de la jupe. Les manches très-bouffantes se terminaient par une rangée de boutons de roses et à la ceinture une espèce de cordelière composée de mêmes fleurs retombait gracieusement sur le côté. Le journal qui donne les détails de cette toilette ajoute que l'effet était charmant.

***

Les jardins parisiens se préparent, dit-on, à donner plus de brillant que jamais à la mode de cet hiver, qui sera de servir au dessert, sur la branche, les fruits d'arbres nains cultivés en pots.

Au seizième siècle, ce genre de culture se pratiquait sur une grande échelle. Un grand jardinier de cette époque enseigne à cultiver ainsi les cerisiers, les pêchers, les poiriers, les pruniers, etc., il fait ressortir l'avantage qu'il y a pour chaque convive d'avoir à table, devant soi, un arbre chargé de fruits.

Je le crois bien! Mais ils sont rares les millionnaires au Canada qui puissent s'offrir cette fantaisie.

***

Voici des règles qu'un facétieux a posées pour la saison prochaine :

La tête haute sera portée par ceux qui ont la conscience pure. Ce sera le contraire pour ceux qui ont des crimes à se reprocher.

Les bourses bien garnies ne seront pas mises de côté encore. On les portera comme d'habitude.

On continuera à s'injurier dans les journaux, et les destitutions politiques seront bien vues.

Les relations entre les pauvres et les riches, parents ou non, seront hors de mode cette année.

Pour les chapeaux, ce qui sera le plus de mode sera de les payer d'avance.

Les manchettes des messieurs seront en toile blanche pour ceux qui paieront leur blanchisseuse et en fer pour ceux qui déroberont quelque chose.

Les bâtons des hommes de police seront souvent portés sur la tête des gens.....

Et ainsi de suite mais je vous fais grâce du reste.

***

"Qu'est-ce qu'un diner à la Russe ?" me demande madame L. dans une petite lettre que je reçois à l'instant.

Je vais m'efforcer de lui donner à ce sujet tout ce que j'en sais moi-même.

Quand les potages, le poisson, les viandes, le gibier, en somme tous les plats chauds, et de plus les salades et le fromage sont servis sur le buffet et non pas sur la table on appelle ce service *à la Russe*.

Naturellement, ce genre de service nécessite des servantes ou des garçons bien stylés.

Sur la table alors, il n'y a pas de dessous de plats, ni de couteaux et fourchettes à dépecer. On peut également se dispenser de salières et de poivrières à moins que celles-ci ne soient tellement jolies qu'elles servent en guise d'ornements. Excepté pour le céleri, les invités ne doivent pas demander de sel ni assaisonner les mets qu'ils ont dans leur assiette ; ce serait faire un pauvre compliment à la cuisine de la maison.

Cela me rappelle avoir lu, quelque part, qu'un cuisinier d'un roi de France s'est suicidé en voyant son royal maître mettre un peu de poivre dans sa soupe.

Le surtout doit être arrangé avec le plus grand soin possible. Pour cela, il faut faire appel à son goût artistique. J'ai gardé le souvenir d'un ornement de centre superbe fait de feuilles de vignes et autre feuillage où se cachaient, comme dans un nid de verdure, des fruits vermeils et succulents.

Les verres à vin ne devraient être remplis qu'aux deux-tiers. Plusieurs personnes qui ne boivent pas de vin permettent cependant, au garçon, de leur en verser pour ne pas se singulariser et surtout pour ne pas être désagréable aux yeux de leurs hôtes.

Réponse à Céline. — Un prêtre n'est pas considéré comme un homme ordinaire par une femme appartenant à la religion catholique. En conséquence, celle-ci ne lui tendra pas familièrement la main la première, comme à un homme du monde.

***

L'événement du mois d'octobre sera sans contredit la Kermesse.

J'ai assisté à quelques réunions des dames organisatrices, et, déjà, je puis prévoir un joli succès.

Il est vrai de dire que l'œuvre de l'hôpital Notre-Dame a les sympathies de tous, et que ce nom suffit pour faire délier les cordons de la bourse la plus obstinée.

La jeunesse voit arriver ces jours de gaieté avec grande hâte, et qui saurait l'en blâmer ? c'est le temps des œillades assassines, des échanges de sourires et des phrases expressives.

C'est le rendez-vous et le prétexte d'agréables réunions, où on se rencontre et s'aborde sans que le cérémonial guindé des salons ne vienne s'interposer.

"Ah ! c'est le bon temps," comme dit la chanson.

Plusieurs mariages se dessinent à l'horizon ; on parle de l'hymen de jeunes filles de notre société pour les mois d'hiver, et les spéculations vont grand train.

On ne peut prévoir encore si le carnaval sera bien gai, mais, à coup sûr on peut en préciser la durée qui sera moindre que celui de l'année dernière.

Nous aurons occasion de revenir sur ces sujets, en temps et lieux, et d'en parler plus longuement.

*
* *

Je reçois de nombreuses réponses à ma question : Fait-on son sort ou le subit-on ?

Quelques-unes sont très subtiles et d'une philosophie profonde. La plupart de mes correspondants appartiennent au sexe masculin ; on voit que cette question appelle à tout ce qu'il y a de plus grave et de plus sérieux dans la destinée d'un homme.

Je dois avouer que moi-même je prends beaucoup d'intérêt à ces sortes de questions et les réponses m'intéressent au plus haut degré.

Comme je donne ma copie longtemps avant l'expiration du mois, j'attendrai au prochain numéro pour donner toutes les réponses et proposer un autre problème.

Toute communication devra être adressée : Françoise, La Revue Nationale, No 33, rue St-Gabriel.

Françoise.

NOTE SUR L'OPÉRA-FRANÇAIS

La Revue Nationale, ne voulant pas laisser échapper une occasion d'être utile et agréable à ses lecteurs, se propose de faire, chaque mois, à l'instar des grandes revues littéraires d'Europe, une causerie théâtrale. Elle veut ainsi répondre au désir de ses lecteurs, qu'ils soient éloignés ou non du théâtre. Pour ceux qui ne peuvent suivre les représentations, il y aura là une source de renseignements de nature à assouvir leur curiosité. Ils ne verront certes pas, l'action vécue sous leurs yeux, mais ils pourront se consoler de leur infortune par la lecture d'une critique que *les questions de boutique* ne sauraient commander.

Les lecteurs de la Revue Nationale qui habitent Montréal y trouveront résumées les principales pièces qu'ils auront vu jouer et pourront ainsi graver plus facilement dans leur mémoire des impressions qu'il est bien difficile de garder après une seule audition.

Le théâtre de la rue Sainte-Catherine rouvrira ses portes le 3 octobre. Des améliorations nombreuses ont été exécutées et cette salle, remise à neuf et mieux aménagée, nous procurera, dit-on, tout ce que l'homme le plus exigeant peut souhaiter au point de vue de l'acoustique et des commodités.

Nous avons sous les yeux, à propos des artistes, des comptes-rendus qui en font les plus grands éloges, et si le manque de place ne nous permet pas, aujourd'hui, d'en parler plus longuement, nous nous réservons de revenir sur ce sujet dans nos chroniques mensuelles.

Mais, disons-le, tout fait présager une belle saison : d'abord, le choix des artistes qui auront assez souci de leur devoir pour ne pas renouveler certaines exagérations de mauvais goût, dans l'interprétation des rôles, et s'en tenir à l'esprit des auteurs ; ensuite, le choix des pièces, qui permet aux parents de conduire toute leur famille au théâtre sans avoir à redouter de voir leurs femmes et leurs filles scandalisées ; enfin, la salle même, dont l'aménagement est parfait. L'administration n'a rien épargné pour faire du théâtre de la rue Sainte-Catherine le rendez-vous favori du monde qui, tout en cherchant à se délasser des fatigues de la vie, veut aussi apprendre et s'initier aux beautés de l'art musical.

C'est à nous de reconnaître leurs efforts et de les récompenser en allant, le plus souvent possible, les encourager.

Musica me juvat and delectat, dit un vieil adage. Eh, bien ! oui, voilà ce que nous trouverons au Théâtre-Français, une musique qui nous procurera des plaisirs honnêtes.

De son côté, la Revue Nationale sera heureuse de donner ses encouragements à des administrateurs consciencieux et d'applaudir au succès d'artistes vraiment dignes de ce nom.

La Rédaction.